

**Petit dictionnaire raisonné
des Noms de Localisation Interne
du basque**

Michel Aurnague*

Résumé - Abstract

Cet article s'attache à mettre en évidence les diverses configurations spatiales que permettent de décrire les principaux Noms de Localisation Interne (NLI) du basque. En se basant sur l'hypothèse sémantique faisant dériver les NLI de noms de composants, certaines propositions sont avancées quant à l'origine des marqueurs considérés. Plus généralement, ce travail tente d'apporter de nouveaux éclairages sur le fonctionnement de plusieurs concepts fondamentaux de l'espace linguistique et cognitif relevant des domaines de l'orientation, de la topologie et de la distance.

This paper tries to characterize the spatial configurations which can be described by means of the most important Internal Localization Nouns (ILNs) of Basque. On the basis of the assumption according to which ILNs derive from component nouns, several suggestions are made concerning the origin of these markers. More generally, this work attempts to clarify the functioning of several fundamental concepts of linguistic and cognitive space related to the domains of orientation, topology and distance.

*ERSS (UMR 5610 du CNRS), Université de Toulouse- Le Mirail, email : aurnague@irit.fr

1 Introduction¹

Cette étude s'intègre dans un projet plus large de description des marqueurs spatiaux du basque et s'inscrit à la suite de l'analyse des génitifs (locatif et possessif) et de l'inessif proposée dans (Aurnague 95b). Elle vient également compléter un ensemble de travaux réalisés ces dernières années à Toulouse sur les Noms de Localisation Interne (NLI) du français (Aurnague 89) (Aurnague 96) (Borillo A. 88) (Borillo A. 92). Rappelons que ces éléments lexicaux sont utilisés pour se référer à diverses zones ou parties d'une même entité (ex : *gain* (haut), *aitzin/aurre* (avant), *ezker* (gauche), *barne/barren* (intérieur), *hegi/bazter/ertz* (bord), etc.) et qu'ils permettent, dès lors, d'atteindre une plus grande précision dans les descriptions spatiales. Les NLI jouent en basque un rôle fondamental puisque, dans cette langue, la localisation statique s'opère essentiellement au moyen du cas inessif mentionné ci-dessus ou bien à travers la combinaison d'un NLI et de l'inessif.

L'analyse des NLI du basque est ici envisagée d'un point de vue essentiellement synchronique. On tentera donc de caractériser aussi précisément que possible les configurations spatiales que permettent de décrire, dans leurs emplois actuels, les NLI considérés. La perspective interlinguistique dans laquelle s'inscrit ce travail et le souci d'une plus grande clarté nous amèneront également à mettre en parallèle les emplois de ces NLI et les expressions du français utilisées pour décrire des configurations similaires. On constate d'ailleurs, qu'au-delà des nombreuses différences relevées, les expressions spatiales de ces deux langues font appel à un certain nombre de concepts communs (universaux ?) tels que la gravité et le support, la contenance, les directions frontale et latérale, etc.

Indiquons que cette étude vient compléter et confirmer l'analyse introduite dans (Aurnague 96) selon laquelle les NLI présentent, en français comme en basque, des caractéristiques syntactico-sémantiques bien particulières qui les opposent aux noms de composants utilisés pour désigner les parties fonctionnelles d'une entité spatiale. A la suite des travaux de S. Svorou sur l'émergence et le fonctionnement des marqueurs spatiaux (Svorou 94), il a été montré que les NLI et les noms de composants définissent un véritable continuum plutôt qu'une opposition stricte, les premiers semblant, dans bien des cas, dériver des seconds. Cette hypothèse sémantique nous a donc tout naturellement conduit à envisager, pour chacun des NLI du basque, la nature du nom de composant potentiellement à son origine et ceci en se basant sur les divers schémas évolutifs décrits dans (Svorou 94). Même s'il ne constitue pas un élément central de

¹Je tiens à remercier Jacques Allières, Anne Condamines, Beñat Oyharçabal, Laure Sarda et Laure Vieu pour leurs nombreuses suggestions et remarques concernant des états antérieurs de ce travail.

notre étude, ce volet diachronique nous a semblé important à prendre en considération car, combiné aux données mises au jour en morphophonologie, il devrait contribuer à faire progresser les recherches en étymologie (Guiraud 64) (Guiraud 67).

Nous décrivons dans une première partie le cadre théorique et la méthodologie qui ont guidé cette étude puis nous analysons les NLI du basque en considérant successivement ceux qui relèvent de l'orientation, de la topologie et de la distance.

2 Cadre théorique et méthodologie

2.1 Cadre théorique : NLI et noms de composants

(Aurnague 96) replace l'analyse des NLI dans le cadre plus général de l'étude des relations de partie à tout et montre que ces marqueurs linguistiques se distinguent, en tant que substantifs, des noms de composants qui désignent dans un tout des parties remplissant des fonctions précises (*manche, capot, toit, écran*). Du point de vue de la classification ontologique des entités qui sous-tend l'expression de l'espace statique, il a été souligné que les NLI identifient des parties dont la position est connue et stable dans le cadre de référence que constitue l'entité-tout (les NLI indiquent dans leur sémantisme même la localisation de la partie identifiée), des portions d'espace pouvant être associées à ces parties lors de la localisation d'une entité-cible. De façon opposée, les noms de composants désignent des entités dont la position n'est généralement pas spécifiée dans la connaissance partagée des locuteurs (le contenu sémantique des noms de composants se réfère essentiellement à la fonction de la partie désignée), ces noms ne pouvant, par ailleurs, être utilisés pour identifier des portions d'espace adjacentes au tout. Contrairement aux noms de composants, les NLI répondent donc aux critères introduits par C. Vandeloise pour définir la notion de "fonction de localisation" (Vandeloise 88) et peuvent, au même titre que les lieux géographiques, être considérés comme des lieux. Cette différence de nature entre NLI et composants se traduit par diverses propriétés syntaxiques et sémantico-référentielles (Aurnague 96). Nous rappelons ci-dessous quelques-unes des plus importantes.

Du point de vue syntaxique, les NLI du français peuvent (comme les lieux géographiques), être combinés à la préposition *à* (*à l'avant, à droite, au bord, etc.*) ce qui n'est pas le cas des noms de composants (**au manche, *au capot, etc.*). Pour ce qui est du basque, il apparaît que si l'association des noms de composants aux noms d'entités fait appel à une distribution complexe des deux génitifs possessif et locatif (noms d'objets -> génitif possessif majoritaire, noms de lieux géographiques -> génitif locatif, noms d'entités mixtes -> génitifs possessif ou locatif), l'articulation entre un NLI et un nom d'entité-tout (qu'il désigne un objet, un lieu ou une entité mixte) est réalisée à

travers l'emploi du génitif possessif ou bien par omission pure et simple de toute marque casuelle. Par ailleurs, alors que l'expression d'une relation entre une partie et un tout identifié au moyen d'un NLI nécessite l'emploi du génitif locatif (*armairuaren aitzineko zangoa* (le pied de-loc l'avant de l'armoire), ??*armairuaren aitzinaren zangoa* (le pied de-poss l'avant de l'armoire)), le groupe nominal constitué d'un nom de composant et d'un nom d'entité (objet ou entité mixte) permet l'usage du génitif possessif (*armairuaren atearen giderra* (la poignée de-poss la porte de l'armoire)). Indiquons également que les structures locatives construites à partir des NLI (locutions prépositionnelles en *à* du français, combinaison d'un NLI et de l'inessif en basque) font apparaître un figement progressif (processus de grammaticalisation) qui se traduit, en particulier, par une difficulté croissante à modifier les NLI apparaissant dans ces constructions (Borillo A. 92) (Svorou 94).

Du côté sémantique et référentiel, NLI et composants présentent également des comportements contrastés. Divers énoncés faisant appel à des structures anaphoriques (anaphore associative, cataphore, possessifs et démonstratifs du français, etc.) montrent que les NLI semblent moins "autonomes" que les noms de composants du point de vue de la référence. On retrouve probablement là l'opposition entre le caractère flou des zones désignées par les NLI (qui n'ont généralement pas de frontières et de fonctions précises) et la précision, géométrique et fonctionnelle, avec laquelle les composants sont identifiés. Alors que ces propriétés fonctionnelles des composants ont pour conséquence de restreindre l'éventail des entités dans lesquelles ceux-ci peuvent apparaître en tant que parties, le côté plus général des NLI permet de les combiner à l'ensemble des entités spatiales du lexique. Ce dernier point (association à des entités de nature quelconque - objets, entités mixtes ou lieux géographiques -) constitue une caractéristique importante des NLI. Enfin, indiquons que les portions découpées par les NLI sont, pour la plupart, organisées en paires de localisations opposées (haut/bas, avant/arrière, gauche/droite, intérieur/extérieur-limites, centre-milieu/périphérie-extrémités), se démarquant ainsi des noms de composants qui ne semblent pas faire appel à une structuration de l'espace indépendante des entités elles-mêmes. Ces oppositions permettent de définir des sous-catégories de NLI selon que leur contenu sémantique fait appel au domaine de l'orientation, de la topologie ou de la distance.

Les éléments lexicaux du basque dont nous proposons ci-dessous une analyse peuvent, sur la base des propriétés sémantiques et syntaxiques mises en évidence, être considérés comme appartenant à la classe des NLI. Parce que les NLI et les noms de composants forment un continuum plutôt qu'une bipartition tranchée (la plupart des NLI dérivant probablement de noms de composants), il est cependant possible que les marqueurs linguistiques étudiés ne satisfassent pas à la totalité des critères retenus.

La classe d'éléments lexicaux ainsi définie ne correspond pas complètement aux classes généralement prises en compte dans les analyses linguistiques du basque, notamment celle des postpositions (Euskaltzaindia 93) (Lafitte 44/79) (Villasante 83). D'un point de vue syntaxique, tous les marqueurs analysés dans ce travail peuvent être utilisés comme des substantifs ce qui n'est pas le cas de toutes les postpositions (*etxearen kontra* (contre de-poss la maison), **etxearen kontra ederra da* (le contre de-poss la maison est beau)). Parallèlement, si la plupart des postpositions impliquent l'usage d'une flexion casuelle bien particulière et présentent donc un caractère relativement invariable ou figé, on peut noter que les éléments lexicaux considérés ici peuvent être associés à plusieurs cas suffixaux, notamment spatiaux (*etxearen saihetsean/saihetsetik/saihetserat* (au côté/du côté/jusqu'au côté de la maison)).

Plusieurs considérations sémantiques liées à la délimitation même de ce travail nous ont amené à écarter certains autres marqueurs. Ainsi, nous n'avons considéré que des marqueurs spatiaux de la localisation statique excluant par là même les postpositions qui dénotent le déplacement² (*mendian goiti/beiti* (à la montagne, vers le haut/vers le bas)). Par ailleurs, l'objet de cette étude étant la localisation interne nous avons également laissé de côté les éléments qui désignent des zones (externes) situées dans le voisinage des entités spatiales³ (*hur* (proximité), *inguru* (tour, proximité)).

Deux autres restrictions méritent d'être mentionnées. Parce qu'ils se réfèrent à une propriété "abstraite" des entités spatiales et n'identifient pas vraiment leurs parties, les noms de dimensions (*luze/luzetasun* (longueur), *zabal/zabaltasun* (largeur), *goratasun* (hauteur), etc.) n'ont pas été intégrés à ce travail. Il est d'ailleurs remarquable qu'à la différence des NLI, ces noms ne puissent être directement associés aux noms d'entités et requièrent pour cela l'usage du génitif possessif (*landaren luzea/zabala* (la longueur/la largeur de-poss la prairie, **landa luzea/zabala* (la longueur/la largeur la prairie)). Les NLI étant supposés s'appliquer à l'ensemble des entités spatiales, indépendamment de leur nature ontologique (objets, lieux ou entités mixtes), nous n'étudions pas ici les marqueurs spatiaux géographiques tels que *ipar* (nord), *hego* (sud), *mendebalde* (ouest), *ekialde* (est) qui se combinent généralement à un éventail limité d'entités (entités géographiques). Il faut cependant reconnaître que les

² Il est intéressant de noter qu'en basque les marqueurs du déplacement (*goiti* (vers le haut), *beiti* (vers le bas), *barrena* (à travers, dans la direction de), etc.), sont plus figés que ceux de la localisation statique, leur comportement étant celui de postpositions au sens strict (ils ne prennent souvent qu'une seule marque flexionnelle et imposent un cas bien précis au nom auquel ils s'associent).

³ Certaines éléments lexicaux à caractère externe tels que *ate/kanpo* (extérieur) ont toutefois été pris en compte car, outre une zone de proximité, ils peuvent parfois désigner la surface extérieure des entités spatiales.

caractéristiques sémantiques et syntaxiques de ces éléments lexicaux les rendent extrêmement proches des NLI.

La liste d'éléments lexicaux présentée ci-dessous ne se veut pas exhaustive. Nous pensons cependant qu'elle est assez représentative de la classe (semi-fermée) que l'on peut définir à partir des critères syntactico-sémantiques pris en considération. Elle apparaît, modulo les restrictions évoquées plus haut, relativement proche de la liste de postpositions proposée dans (Villasante 83). L'examen de cette dernière classification montre que les postpositions statiques internes qui y sont répertoriées appartiennent aux trois sous-domaines (orientation, topologie, distance) mis en évidence dans (Aurnague 96). La seule sous-classe qui semble peu représentée concerne les NLI désignant divers types de frontières et de limites et relevant de l'opposition "limites/intérieur".

2.2 Méthodologie

L'analyse des NLI proposée ci-dessous spécifie pour plusieurs d'entre eux la nature des configurations spatiales auxquelles ils peuvent référer. Cette description détaillée du contenu sémantique nous a paru particulièrement importante pour les NLI du basque dont le fonctionnement semblait différer de celui des marqueurs correspondants du français. Nous avons également porté une attention particulière à la description de divers NLI qui jouent un rôle majeur dans la localisation spatiale (NLI orientationnels mais aussi NLI topologiques tels que *barne* (intérieur)).

Ayant fait l'hypothèse de l'existence d'un continuum reliant composants et NLI (Aurnague 96), nous tentons également de mettre au jour les noms de composants qui semblent être à l'origine des NLI considérés. Nous nous plaçons pour ce faire dans le cadre théorique que propose S. Svorou (Svorou 94) qui distingue diverses sources possibles pour les marqueurs relationnels de l'espace : parties du corps (humain ou animal), référents ou parties de l'environnement, parties relationnelles d'objets et notions spatiales abstraites. Le quatrième groupe étant relativement marginal (et manifestement pas pertinent pour les NLI analysés) nous le laisserons de côté. Quant au troisième groupe, S. Svorou indique que ses éléments dérivent de noms de parties du corps et de référents environnementaux ultérieurement appliqués à des objets. C'est donc aux trois modèles - anthropomorphique, zoomorphique et environnemental - que nous nous intéresserons en priorité. Nous verrons que ce cadre théorique a l'avantage d'expliquer qu'en présence de modèles de développement concurrents, un même nom de composant peut, lorsqu'il est utilisé comme NLI, servir à la description de relations spatiales bien distinctes.

Faute de pouvoir déterminer le nom de composant précis qui a pu donner naissance à un NLI donné, on s'attachera, la plupart du temps, à évaluer lequel des trois modèles

mentionnés semble avoir été mis en œuvre. Pour cela nous tenterons de mettre en évidence si, parallèlement à ses emplois courants en tant que NLI, un élément lexical présente encore (ou a présenté dans un passé récent) des usages dans lesquels il se combine de préférence à des entités d'une classe donnée ⁴ (persistance des usages en tant que nom de composant). La caractérisation des configurations spatiales auxquelles un NLI permet de se référer peut également fournir des indications quant à son origine. On verra ainsi que le caractère fortement intrinsèque des NLI *aitzin/aurre* (avant) plaide en faveur d'une origine anthropomorphique de ces marqueurs. Enfin, nous serons parfois amené à faire appel à certains indices étymologiques et/ou morphologiques.

Cette analyse des NLI du basque est aussi l'occasion de mettre en évidence la manière dont la langue traite les divers types de notions qui sont à la base de la sémantique des NLI (orientation, topologie, distance). Elle nous permet, comme on le verra, d'éclaircir les liens existant entre plusieurs concepts spatiaux importants, que ceux-ci appartiennent au même domaine notionnel ou bien qu'ils relèvent de domaines distincts. Ce travail devrait, de ce point de vue, contribuer à une meilleure connaissance de l'espace linguistique et cognitif.

3 NLI et orientation

3.1 Axe vertical

3.1.1 *gain* (haut)

Le NLI *gain* (haut) du basque est généralement utilisé pour faire référence à la partie haute d'une entité spatiale. Nous tentons dans la suite de mieux circonscrire l'utilisation de ce marqueur dans les phrases localisatrices en montrant que, contrairement à ce qui est suggéré dans plusieurs dictionnaires et grammaires bilingues (Azkue 05/84) (Lafitte 44/79) (Lhande 26), les configurations qu'il décrit ne sont pas équivalentes à celles que dénote la préposition *sur* du français. Les configurations auxquelles *sur* permet de se référer peuvent être classées en trois catégories selon la position de la cible et du site (ou plus exactement selon la position des zones de contact entre ces deux entités) sur l'axe vertical (Aurnague 91) (Aurnague et al. à paraître). On distingue ainsi les situations dans lesquelles la cible est située plus haut que le site (*sur1 : le livre est sur la table*) de celles où elle se trouve au même niveau (*sur2 : l'affiche est sur le mur*) ou plus bas que lui (*sur3 : la mouche est sur le plafond*). La position de la cible par rapport

⁴ Dans le meilleur des cas, il arrive que des NLI utilisés isolément (sans être associés à un nom d'entité) désignent une partie d'une entité particulière.

au site sur l'axe vertical semble largement conditionner le fonctionnement de *gain* puisque, la plupart du temps, ce NLI combiné au cas inessif⁵ ne peut servir à décrire des configurations de type *sur2* et *sur3* :

- (1) *Liburua mahaiaren gainean da* (le livre est au haut de la table)
- (2) **Kartela muruaren gainean da* (l'affiche est au haut du mur)
- (3) **Ulia selhauruaren gainean da* (la mouche est au haut du plafond)

Gain se distingue également de la préposition *sur* par le fait qu'il n'implique pas l'existence d'un contact entre la cible et le site mis en relation :

- (4) *Argia ohearen gainean da* (la lampe est au haut du (sur le /au-dessus du) lit)
- (5) *Txoria elizaren gainean da* (l'oiseau est au haut du (sur le /au-dessus du) toit)

Dans une première approximation on peut donc dire que l'utilisation de *gain* dans une phrase localisatrice signifie que la cible est située dans la zone que découpe ce NLI dans le haut du site. Ainsi que cela a été noté dans (Aurnague 95b) et (Aurnague 96), l'association d'un NLI à une entité identifie non seulement une partie matérielle de cette entité mais également une portion d'espace définie en relation avec cette partie. La cible localisée au moyen du NLI *gain* devrait donc se trouver, selon les cas, incluse dans l'intérieur de la partie haute du site (lorsque le site possède un intérieur), en contact avec cette partie haute ou bien incluse dans la portion d'espace adjacente (et déconnectée du site). Il apparaît en fait que l'usage de *gain* dans des phrases localisatrices suppose généralement l'inclusion de la cible dans la portion d'espace située au-dessus du site. Comme l'illustre l'exemple ci-dessous (6), la localisation d'une cible par rapport à un site de type contenant au moyen de *gain* suggère très fortement que celle-ci se trouve placée au-dessus du site plutôt que dans son intérieur :

- (6) *Zakua armairuaren gainean da* (le sac est au haut (au-dessus) de l'armoire)

Par ailleurs, dans le cas d'une phrase dénotant un contact entre une cible et la partie haute d'un site, c'est une relation de type *sur1* entre la cible et le dessus du site qui est inférée plutôt qu'une relation de type *sur2* avec une surface verticale de cette partie haute. Ainsi, dans son interprétation la plus probable, la phrase (7) indiquera que la bâche ou la banderole est placée sur le toit de la maison plutôt que tendue sur la partie haute de sa façade :

- (7) *Olana etxearen gainean da* (la bâche est au haut de la maison)

Enfin, contrairement aux configurations *sur1* du français qui tiennent compte des positions relatives (sur l'axe vertical) des zones de contact de la cible et du site (et non

⁵Le cas inessif du basque *en*, déjà cité auparavant, est un marqueur flexionnel très général utilisé pour l'expression de la localisation statique. Dans les traductions littérales proposées entre parenthèses il est matérialisé par la préposition *à*. Un second niveau de parenthèses vient, le cas échéant, préciser au moyen d'une expression appropriée du français, la nature exacte de la configuration spatiale décrite.

de la position de ces entités considérées dans leur totalité), de nombreux usages du NLI *gain* supposent que la cible soit tout entière située plus haut que le site. La phrase (8) donnera donc lieu, la plupart du temps, à une lecture dans laquelle l'enfant se tient debout (et non assis) sur le banc :

(8) *Haurra alkiaren gainean da* (l'enfant est au haut du (debout sur le) banc)

Cette dernière contrainte sur la position relative n'est cependant pas absolue. Il semble en effet que dans diverses situations où la cible n'est pas en contact avec le sol (elle est donc supposée être assez haut), ce soit la position des zones de contact et non celle des entités dans leur totalité qui soit déterminante pour l'usage de *gain*. C'est le cas, en particulier, pour un humain se déplaçant sur un âne, un cheval ou un vélo :

(9) *Haurra astoaren gainean da* (l'enfant est au haut de (assis sur) l'âne)

A travers les remarques précédentes on constate que l'usage du NLI *gain* (haut) dans une phrase localisatrice indique généralement que la cible considérée est incluse dans la portion d'espace située au-dessus du site, l'existence d'un contact avec le site étant possible mais non nécessaire. La portion d'espace identifiée par le NLI joue donc un rôle particulièrement important dans la localisation, reléguant par là même au second plan d'autres relations possibles avec la partie haute de l'entité-site telles que l'inclusion dans une partie contenant ou bien le contact avec une surface verticale. Par ailleurs, si dans de nombreux cas c'est l'ensemble de l'entité-cible qui est situé dans la portion d'espace que désigne *gain* (8), certaines situations permettent un certain relâchement de cette contrainte (9). Sur la base de ces divers éléments on peut affirmer que le fonctionnement de ce marqueur spatial du basque se rapproche bien plus de celui de la préposition *au-dessus de* que de celui de la préposition *sur*. Cette constatation n'est en rien surprenante puisque dans un cas comme dans l'autre (*gain*, *au-dessus de*) la position relative de la cible et du site sur l'axe vertical est fondamentale (la cible doit être située plus haut que le site) et que la contrainte de contact est absente.

L'association du cas suffixal inessif à un nom d'entité-site dénote bien souvent une configuration de support et de contact entre la cible et le site en présence c'est-à-dire une configuration de type *sur* (Aurnague 95b). Le cas inessif directement combiné à un nom d'entité s'avère ainsi tout à fait adapté à la description de situations pour lesquelles l'emploi de *gain* ne convient pas. Ceci est vrai pour les phrases (2) et (3) - qui correspondent respectivement à des relations spatiales de type *sur2* et *sur3* - (*kartela muruan da* (l'affiche est au (sur le) mur), *ulia selhauruan da* (la mouche est au (sur le) plafond)) mais aussi pour la phrase (8) (*haurra alkian da* (l'enfant est au (sur le) banc)). Diverses configurations spatiales de type *sur1* sont aussi décrites par nombre de locuteurs du basque au moyen du seul inessif. Il s'agit, entre autres, de situations de

contact avec la surface terrestre ou avec certaines parties du corps (*zakua lurrian/atarian* (le sac sur le sol/le perron), *txapela buruan* (le béret sur la tête)). Bien que l'inessif constitue souvent la meilleure façon d'exprimer le contact et le support entre entités (il est même pour certaines configurations de type *sur2* et *sur3* le seul recours possible), on recense malgré tout des emplois de *gain* dans des contextes où l'usage du seul inessif conviendrait tout à fait (généralement configurations de support de type *sur1*). On peut se demander si ces tournures résultent de la volonté de souligner le fait que la cible est située plus haut que le site ou bien si elles sont la conséquence d'un parallélisme établi par les locuteurs entre la préposition *sur* du français et le NLI *gain* (Aurnague 95b). Quelle qu'en soit la cause, ces tournures, même limitées à des contextes de type *sur1*, sont souvent inadaptées car elles n'impliquent pas la présence d'un contact entre la cible et le site, ce que ferait l'inessif directement combiné au nom du site.

Indiquons que l'un des dialectes du basque, le biscayen, présente un emploi de *gain* bien différent de celui décrit précédemment et dans lequel ce lexème désigne simplement la notion de surface. Si les autres dialectes du basque, en particulier ceux de la partie est, utilisent également *gain* pour désigner des surfaces (Lhande 26), il apparaît très clairement que celles-ci doivent occuper le plan horizontal et être situées à l'extrémité supérieure d'une entité (surface de l'eau, crème du lait, etc.). Contrairement au cas du biscayen, ces derniers usages de *gain* conservent donc un lien étroit avec la notion d'ordre sur la verticale mise en évidence auparavant. Nous faisons l'hypothèse que le biscayen a franchi un pas de plus dans les emplois "surfamiques" de *gain* en relâchant la contrainte relative à la position sur la verticale et en permettant dès lors l'identification au moyen de ce marqueur de n'importe quelle surface (verticale ou horizontale). Il est, de ce point de vue, intéressant et révélateur de constater que ce même dialecte fait généralement appel au NLI *goi* (haut) pour se référer aux configurations qui sont habituellement décrites dans les autres dialectes au moyen du NLI *gain*. Tout se passe comme si l'évolution de *gain* avait nécessité le recours à un autre élément lexical pour faire référence à l'ordre sur la verticale.

Après cette description du contenu sémantique du NLI *gain* on peut se demander, dans les termes de la théorie introduite par S. Svorou, quelle est la nature du nom de composant qui est à son origine. Si en tant que NLI *gain* peut désigner la partie haute de n'importe quelle entité, ce lexème (même employé isolément) semble souvent se référer aux notions de cime et sommet (Azkue 05/84) (Lhande 26). Cette donnée suggère une origine environnementale du NLI *gain*. Une telle hypothèse est d'ailleurs confortée par le fait que cet élément lexical joue un rôle prépondérant dans la toponymie basque. Même si de très nombreuses langues font appel au modèle anthropomorphique pour

désigner le haut des entités (Svorou 94), le recours au modèle environnemental semble lui aussi assez naturel. Si l'on tient compte du fait que la notion de "haut" est étroitement liée à celles de verticale et de gravité, on peut même considérer, qu'en raison de leur fixité, les entités géographiques sont des représentants plus basiques de la gravité que ne le sont les entités ayant une orientation verticale canonique (humains, armoires, chaises) ou bien encore inhérente (livres, feuilles) (Bierwisch & Lang 84). Signalons l'existence de deux autres NLI, *thini* et *gallur*, qui bien que présentant des emplois plus restreints que *gain*, sont également utilisés pour se référer à la partie haute des entités. Le fait que ces éléments lexicaux se combinent de préférence à des noms désignant des entités naturelles (arbres, végétaux, montagnes, etc.) semble, ici encore, indiquer une origine environnementale.

3.1.2 *Behere/behe* (bas) et *pe/azpi* (dessous)

Le basque dispose de plusieurs NLI désignant la partie basse d'une entité mais dont le fonctionnement diffère sensiblement. Comme cela est noté dans (Aurnague 96), on peut classer ces NLI en deux groupes selon la manière dont ils localisent une cible par rapport à un site de type contenant. Ainsi, alors que *behere* et *behe* (bas) situent la cible aussi bien à l'intérieur du site (contenant) que dans une portion d'espace adjacente située au-dessous de ce site, *pe* et *azpi* nécessitent que la cible soit localisée dans la portion d'espace adjacente au site⁶ :

(10) *Zakua armairuaren beherean/behean da* (le sac est au bas de (en bas de/au-dessous de/sous) l'armoire)

(11) *Zakua armairuaren azpian/pean da* (le sac est au bas de (au-dessous de/sous) l'armoire)

En permettant la localisation de la cible dans la partie contenante du bas du site, *behere/behe* manifestent un comportement plus "interne" que *pe/azpi* qui sont eux clairement externes. Les emplois de ces NLI dans des phrases attributives (*armairuaren beherea/behea zikina da* (le bas de l'armoire est sale), *armairuaren pea/azpia zikina da* (le dessous de l'armoire est sale)) paraissent également indiquer que *behere/behe* identifient la partie basse (volumique) de l'entité désignée alors que *pe/azpi* se réfèrent plutôt à sa face inférieure (surfactive). On retrouverait dans ce cas précis une distinction identique à celles qu'opère le français entre partie volumique/partie

⁶*Behere* et *behe* sont des variantes du même élément lexical, la première étant utilisée dans les parlers de l'est du Pays Basque alors que l'autre correspond plutôt aux parlers de l'ouest. *Pe* et *azpi* semblent également étroitement liés. En effet, selon certains linguistes, le cas instrumental (*az*) ayant dans des usages antérieurs constitué la flexion du nom auquel est associé *pe* (*armairuaz pean* (au bas de-inst (par rapport à) l'armoire), on aurait progressivement combiné ce cas flexionnel (*az*) à la postposition *pe* elle-même (*armairu azpian*).

surfacique (*bas/dessous*) d'une part et localisation interne/localisation externe d'autre part (*en bas de /au-dessous de/sous*). Si ces distinctions entre parties surfaciques et volumiques d'une part et localisations internes et externes d'autres part sont assez systématiques en français - tout au moins pour ce qui concerne les axes vertical (*haut/dessus, en haut de/au-dessus de/sur*) et frontal (*avant/devant, à l'avant de/devant; arrière/derrière, à l'arrière de/derrière*) - il semble que l'opposition entre *behere/behe* et *azpi/pe* soit, dans le cas du basque, assez exceptionnelle.

Outre les emplois dans lesquels *behere/behe* et *pe* ont véritablement une fonction de NLI (ils identifient alors la partie basse ou inférieure d'une entité quelconque), (Azkue 05/84) et (Lhande 26) indiquent que ces termes utilisés isolément peuvent parfois désigner le sol.

Cette donnée va dans le sens d'une origine environnementale pour les NLI se référant à la partie inférieure des entités spatiales. Les NLI orientationnels relevant de l'axe vertical (*gain* (haut), *behere/behe* (bas), *pe/azpi* (dessous)) semblent donc provenir en basque de noms de parties ou référents de l'environnement. Le modèle anthropomorphique joue malgré tout un rôle dans l'expression de l'orientation verticale puisque les noms de composants *kasko* (crâne) et *oin* (pied) servent aussi à dénommer les parties hautes et basses de certaines entités (Azkue 05/84) (Lhande 26), en particulier géographiques (*mendiaren kaskoan* (au sommet de la montagne), *mendiaren oinean* (au pied de la montagne)). Les emplois de ces marqueurs sont toutefois bien plus limités que ceux des NLI environnementaux considérés précédemment.

3.2 Axe frontal

3.2.1 *aitzin/aurre* (avant)

Dans son analyse des relations spatiales du français, C. Vandeloise introduit deux règles d'usage rendant compte de la sémantique des prépositions *devant/derrière* (Vandeloise 86). La première de ces règles indique que "*a est devant/derrière b* si la cible se trouve du côté positif/négatif de l'orientation générale du site", cette dernière étant définie comme une ressemblance de famille basée sur la direction frontale, la direction du regard et celle du mouvement. La direction frontale est une notion d'origine anthropomorphique qui repose sur la symétrie et la fonction du corps humain (et plus généralement des entités spatiales). Lorsque cette direction coïncide avec celles du regard et du mouvement on a affaire à une orientation générale canonique. Ces diverses directions peuvent cependant diverger et les orientations générales que l'on est alors amené à définir sont qualifiées de marginales car ne tenant compte que de certaines d'entre elles. Il en va ainsi de l'orientation générale induite par le mouvement d'un crabe

se déplaçant latéralement dans la direction d'un filet et que l'on pourra décrire comme étant *devant le filet* (exemple emprunté à C. Vandeloise). C. Vandeloise souligne que cette première règle d'usage introduit des relations spatiales dont l'interprétation ne dépend que des propriétés de la cible et du site, c'est-à-dire des relations spatiales à deux termes. En dehors des cas où le site est intrinsèquement orienté (interprétation intrinsèque : *le tabouret est devant Jean*), l'orientation générale du site ne pourra donc être que le résultat d'une orientation en miroir induite par l'entité-cible (déictique : *je suis devant l'arbre*, contextuel/animé : *Jean/le lapin est devant l'arbre*, contextuel/objet : *le fauteuil/la tente est devant l'arbre*). C. Vandeloise regroupe dans une deuxième règle d'usage les emplois de *devant/derrière* qui introduisent une relation spatiale à trois termes, c'est-à-dire les configurations dans lesquelles l'orientation générale du site est donnée par un troisième élément du contexte à savoir le locuteur. Cette règle qui fait appel à la notion d'"accès à la perception" stipule que "*a est devant /derrière b* si la cible/le site est (potentiellement) le premier obstacle (partiel) à la perception du site/de la cible". Dans les cas de perception visuelle, qui sont probablement les plus fréquents, une telle définition (et plus particulièrement la notion d'obstacle à la perception à laquelle elle fait appel) implique, comme le note C. Vandeloise, un alignement du locuteur, de la cible et du site. G. Kleiber (Kleiber 88) montre qu'en réalité l'alignement et plus généralement l'accès à la perception ne sont pas indispensables à l'emploi des prépositions *devant/derrière* introduisant des relations spatiales à trois termes. Les différences entre relations spatiales à trois termes et relations spatiales à deux termes n'étant donc pas si tranchées (notamment en ce qui concerne la contrainte d'alignement des entités), G. Kleiber propose de rendre compte des deux interprétations de *devant/derrière* au moyen d'une règle unitaire autorisant une orientation générale du site aussi bien intrinsèque que contextuelle.

L'analyse des NLI *aitzin/aurre* (avant) proposée dans la suite fait largement appel aux concepts d'orientation et de direction introduits par C. Vandeloise. Nous tentons en particulier de mieux saisir la nature de l'orientation sous-tendant le fonctionnement de ces NLI et nous examinons pour cela le rôle joué par les divers traits ou paramètres - direction frontale, direction du regard et direction du mouvement - sur lesquels se base l'orientation générale. Si nous reprenons ici ces distinctions entre directions, nous ne suivons pas C. Vandeloise dans la définition des zones que les directions permettent de construire en relation avec une entité-site donnée (et dans lesquelles une entité-cible pourra être localisée). Nous pensons que la zone définie ou sélectionnée autour d'une

entité-site par une direction est plus proche d'un demi-plan⁷ que d'une bande (Aurnague 95a). Ainsi la direction frontale définirait une aire ayant une ouverture voisine de 180° et située devant un individu (ou une entité) plutôt qu'une bande de largeur limitée placée en face de lui comme cela est proposé par C. Vandeloise. Lorsque la direction du regard et la direction frontale coïncident les deux demi-plans associés à ces directions sont identiques. La rotation du visage à droite ou à gauche a pour conséquence l'émergence d'une zone (demi-plan lié à la direction du regard) dont l'étendue diffère de celle du demi-plan frontal. Une cible pourra dès lors être située dans le demi-plan visuel d'un individu tout en étant derrière lui du point de vue de la seule direction frontale⁸.

Les NLI *aitzin/aurre* (avant) du basque employés dans des phrases localisatrices semblent faire appel à une orientation essentiellement basée sur la direction frontale des entités. Seules les entités-cibles situées dans le demi-plan que détermine la direction frontale devant une entité-site pourront en effet être localisées au moyen de *aitzin/aurre*. Une entité-cible se trouvant dans le demi-plan "visuel" d'un individu mais placée derrière lui du point de vue de la direction frontale (c'est-à-dire à l'extérieur du demi-plan frontal) ne pourra être localisée par ces NLI. La mobilité du visage et du regard n'est donc pas incompatible avec le fonctionnement de *aitzin/aurre* mais elle ne pourra en aucun cas donner lieu à des descriptions qui entreraient en conflit avec la direction frontale. Si les situations dans lesquelles la direction du regard d'un être humain diffère de sa direction frontale (le visage étant tourné vers la droite ou vers la gauche) admettent plus ou moins bien l'emploi de *aitzin/aurre* celles où la direction du mouvement est différente de la direction frontale ne se prêtent pas à l'utilisation de ces NLI. Ainsi on utilisera (13) et non (12) pour décrire la situation mentionnée plus haut d'un crabe se déplaçant latéralement dans la direction d'un filet :

(12) **Sarea karramarroaren aitzinean/aurrean da* (le filet est à l'avant du (devant le) crabe)

(13) *Sarea karramarroaren saihetsean/alboan da* (le filet est au côté du crabe)

Le rôle joué par la direction frontale dans la sémantique de *aitzin/aurre* rapproche ces NLI des marqueurs *en face de/dans le dos de* du français et *in front of/in back of* de l'anglais qui présentent tous un caractère fortement anthropomorphique (Vandeloise 86).

⁷ Il s'agit évidemment d'un demi-plan relativement borné (et non infini comme en géométrie) compte tenu des restrictions habituelles concernant la distance entre cible et site.

⁸ Si l'on considère que les zones définies à partir des directions sont des demi-plans (en particulier le demi-plan frontal), la différence essentielle entre la préposition *devant* et la locution prépositionnelle *en face de* ne réside pas seulement dans le recours à la seule direction frontale pour la locution prépositionnelle mais également dans la nécessité d'alignement de la cible et du site selon cette direction.

Aitzin/aurre permettent de localiser une cible par rapport à un site possédant une direction frontale intrinsèque :

(14) *Arbola Anttonen aitzinean/aurrean da* (l'arbre est à l'avant de (devant) Antton)

(15) *Arbola etxearen aitzinean/aurrean da* (l'arbre est à l'avant de (devant) la maison)

Ces marqueurs spatiaux peuvent aussi décrire des configurations dans lesquelles la direction frontale du site est induite par la cible. C'est une orientation en miroir qui est alors mise en œuvre, l'avant du site étant la partie de cette entité la plus proche de l'avant intrinsèque de la cible (les deux directions frontales se faisant "face" on parle donc d'orientation en miroir). Il semble toutefois que dans de telles situations l'usage de *aitzin/aurre* nécessite que la cible orientant le site soit un humain (ou tout au moins un être animé) plutôt qu'un objet :

(16) *Antton arbolaren aitzinean/aurrean da* (Antton est à l'avant de (devant) l'arbre)

(17) *Arbolaren aitzinean/aurrean naiz* (je suis à l'avant de (devant) l'arbre)

(18) ??*Kadera arbolaren aitzinean/aurrean da* (la chaise est à l'avant de (devant) l'arbre)

En raison de l'origine essentiellement anthropomorphique de la direction frontale, les êtres humains présentent une orientation particulièrement marquée et semblent par là-même plus aptes à orienter une entité-site que les entités de type objet.

Les emplois des NLI *aitzin/aurre* envisagés jusqu'à ce point font exclusivement appel aux propriétés de la cible et du site et introduisent, de ce point de vue, des relations spatiales à deux termes. En fait, ces marqueurs spatiaux peuvent aussi être utilisés lorsqu'un locuteur, distinct de la cible, oriente le site. Ces emplois contextuels à trois termes (cible, site et locuteur) ne semblent pas imposer l'alignement des entités en présence. Ainsi un individu orientant déictiquement un arbre pourra prononcer la phrase (16) sans pour autant que la cible (Antton) empêche le locuteur de percevoir l'arbre considéré c'est-à-dire sans qu'il y ait alignement du locuteur, de la cible et du site. L'accès à la perception ne semble donc pas constituer un trait distinctif des usages à deux termes et à trois termes des NLI *aitzin/aurre*. Comme l'a proposé G. Kleiber pour *devant/derrière* (Kleiber 88), les divers emplois de *aitzin/aurre* peuvent donc être saisis au moyen d'une même définition établissant que la cible est située du côté positif de l'orientation générale (et plus précisément ici de la direction frontale) intrinsèque ou contextuelle du site.

Même si certains dialectes du basque utilisent la postposition *pare* pour exprimer qu'une cible se trouve située en face d'un site, ce type de configuration spatiale est, la plupart du temps, décrit au moyen de *aitzin/aurre* :

(19) *Lapina Anttonen aitzinean/aurrean/par(r)ean da* (le lapin est à l'avant (en face) de Antton)

(20) *Okindegia elizaren aitzinean/aurrean/par(r)ean da* (la boulangerie est à l'avant (en face) de l'église)

Le recours à la postposition *pare* est peut-être destiné à marquer, à la manière des locutions *en face de* du français et *enfrente de* de l'espagnol, l'alignement (plus ou moins) strict de la cible et du site selon la direction frontale de ce dernier⁹. En effet, les notions de direction frontale et de zone frontale (demi-plan frontal) sur lesquelles se basent les NLI *aitzin/aurre* n'impliquent pas un tel alignement et permettent la localisation de la cible à droite ou à gauche du site (mais pas derrière lui).

Le lien entre *aitzin/aurre* et la notion de direction frontale est corroboré par le fait que ces marqueurs linguistiques entrent dans des constructions adverbiales telles que *aitzinez aitzin* et *aurrez aurre* (face à face) indiquant que deux entités se font face :

(21) *Antton eta Maria, aitzinez aitzin/aurrez aurre jarriak ziren* (Antton et Maria étaient assis face à face)

Les remarques précédentes montrent que la notion d'orientation qui sous-tend le fonctionnement des NLI *aitzin/aurre* se fonde essentiellement sur la direction frontale des entités. On a noté par ailleurs que l'orientation contextuelle d'un site ne pouvait être induite que par un être animé et que les marqueurs étudiés pouvaient servir à exprimer la localisation d'une cible située en face d'un site (de même que les configurations de face à face). Ces divers éléments sont des indicateurs du caractère fortement anthropomorphique de *aitzin/aurre*. Le fait que le radical *aur(re)* apparaisse dans des mots tels que *aurpegi* (visage) et *aurkitu* (trouver quelqu'un ou quelque chose que l'on ne cherche pas, rencontrer), appuie également l'hypothèse d'une origine anthropomorphique de ces NLI (Azkue 05/84) (Landhe 26). Indiquons enfin que les configurations de contact et les situations d'opposition (pas nécessairement spatiales) auxquelles permet de se référer la préposition *contre* du français, sont décrites en basque au moyen des postpositions *kontra*, *aitzi* et *aurka*, ces deux dernières étant très certainement liées à *aitzin* et *aurre*. Les notions de face à face et d'interaction canonique (Clarke 73) (Vandeloise 86) auxquelles renvoient tout particulièrement les situations d'opposition dénotées par ces postpositions constituent un argument supplémentaire plaidant pour une origine anthropomorphique de *aitzin/aurre*¹⁰.

⁹ Une analyse plus complète du fonctionnement sémantique de la postposition *pare* semble nécessaire, en particulier pour ce qui concerne les dialectes bas-navarrais et souletins. En effet, en dehors du cas le plus courant dans lequel *pare* dénote l'alignement par rapport à la direction frontale d'un site intrinsèquement orienté (il est alors synonyme de *en face de*), ce marqueur peut aussi indiquer qu'une cible se trouve située au même niveau qu'un site (en considérant une direction induite par le site ou bien par le contexte), ou bien encore dans sa proximité.

¹⁰ Le fait que *contre* dérive du latin *contra* signifiant *en face de* suggère que les emplois spatiaux de cette préposition du français sont diachroniquement liés à la notion de direction frontale (même si cette préposition ne dénote plus aujourd'hui que le contact ou la proximité). Si le lien que nous établissons

3.2.2 *gibel/atze/oste* (arrière)

Le fonctionnement des NLI *gibel/atze* (arrière) semble, comme celui de *aitzin/aurre* (avant), assez étroitement lié à la notion de direction frontale. Ces marqueurs spatiaux décrivent généralement des configurations dans lesquelles une cible est située dans le demi-plan (complémentaire du demi-plan frontal) que définit, derrière le site, la direction opposée à la direction frontale. Dans le cas d'une rotation du visage, il semble qu'une entité située hors du demi-plan "visuel" d'un individu ne puisse être localisée au moyen de *gibel/atze* que si elle se trouve également derrière lui en termes de direction frontale (c'est-à-dire incluse dans le demi-plan opposé au demi-plan frontal). Par ailleurs, et comme cela a été noté pour *aitzin/aurre*, une direction du mouvement distincte de la direction frontale ne pourra pas non plus permettre l'usage de ces NLI. C'est donc bien la direction frontale des entités ou plus exactement son opposée qui gouverne les emplois de *gibel/atze*.

Gibel et *atze* peuvent servir à localiser une cible par rapport à un site doté d'une direction frontale intrinsèque :

(22) *Arbola Anttonen gibelean/atzean da* (l'arbre est à l'arrière de (derrière) Antton)

(23) *Arbola etxearen gibelean/atzean da* (l'arbre est à l'arrière de (derrière) la maison)

En dehors de ces relations spatiales à deux termes (relations dont l'interprétation ne dépend que des propriétés de la cible et du site), on a également recours à ces NLI pour se référer à des situations dans lesquelles le site est orienté par le locuteur agissant en tant qu'élément du contexte distinct de la cible (relation spatiale à trois termes) :

(24) *Antton arbolaren gibelean/atzean da* (Antton est à l'arrière de (derrière) l'arbre)

Comme dans le cas de *aitzin/aurre* il semble que ces usages à trois termes de *gibel/atze* ne nécessitent pas l'alignement des entités en présence, le site ne constituant pas forcément un obstacle à la perception de la cible par le locuteur. Ces NLI peuvent donc simplement exprimer que la cible, entièrement visible depuis la position du locuteur orienteur, est située en retrait ou au-delà du site. Signalons que pour se référer à ce type de situations le basque fait également usage de l'adverbe déictique *haraindi* (*arbolaren haraindian* (de l'autre côté de l'arbre)).

A côté de *gibel* ou *atze*, certains dialectes du basque disposent du NLI *oste* identifiant lui aussi la partie arrière d'une entité mais qui, utilisé dans des phrases localisatrices, semble impliquer que la cible soit cachée par le site (Azkue 04/85). Contrairement à ce qui se passe dans le cas de (24), la phrase (25) exprime donc que, depuis la position qu'occupe le locuteur, le site constitue un obstacle à la perception de l'entité cible :

entre *aitzin/aurre* et la direction frontale est exact, on aurait donc un développement des postpositions *aitzi/aurka* (contre) très similaire à celui observé pour *contre* en français.

(25) *Antton arbolaren/muruaren ostein da* (Antton est à l'arrière de/du (derrière (le)) l'arbre/mur)

Le rôle joué par la notion d'obstacle à la perception de la cible (par un locuteur) dans la sémantique de *oste* fait que ce NLI s'applique à des situations contextuelles dans lesquelles un locuteur distinct de la cible oriente le site c'est-à-dire des relations spatiales à trois termes. Si le fonctionnement de ce marqueur spatial du basque est une illustration du lien existant entre la notion d'arrière et celle d'obstacle à la perception, il ne valide pas pour autant la distinction établie par C. Vandeloise entre *devant1/derrière1* (relations spatiales à deux termes) et *devant2/derrière2* (relations spatiales à trois termes impliquant l'alignement). Si l'hypothèse de C. Vandeloise était opératoire en basque, les relations spatiales à trois termes devraient, qu'elles soient décrites par *gibel*, *atze* ou *oste*, impliquer l'alignement des entités considérées (locuteur, cible et site) et ceci de manière à ce que le site soit un obstacle (même partiel) à la perception de la cible par le locuteur. Or, comme nous l'avons montré *gibel* et *atze* permettent de décrire des relations à trois termes qui ne supposent pas toujours l'alignement des entités et la non perception du site par le locuteur. L'existence de *oste* n'est donc pas la preuve qu'un alignement strict soit nécessaire pour les relations à trois termes (en général) mais indique plutôt que, dans certaines situations, le locuteur peut vouloir mettre l'accent sur la non perception d'une cible située à l'arrière d'un site. Alors que *gibel/atze* peuvent comme *aitzin/aurre* être définis en termes de direction frontale, c'est l'alignement de la cible et du site selon la direction du regard (du locuteur) qui doit être pris en compte si l'on veut rendre compte de la sémantique de *oste*. Il est toutefois important de souligner que certains dictionnaires modernes ne présentent plus l'accès à la perception comme une condition nécessaire à l'usage de ce NLI (Elhuyar 94). *Oste* tendrait, dans la langue moderne, à se rapprocher de *gibel/atze*, et pourrait dès lors décrire des relations spatiales à deux termes ainsi que des relations à trois termes sans alignement.

De la même manière que pour *aitzin/aurre*, on constate que les concepts qui sous-tendent le fonctionnement de *gibel/atze* et *oste* - direction frontale et direction du regard - sont directement liés aux propriétés fonctionnelles des êtres animés. S'il n'est pas évident de savoir lequel des modèles anthropomorphique ou zoomorphique est à l'origine de ces NLI, certains indices peuvent cependant être mis en évidence. Bien que le nom de composant *gibel* désigne aujourd'hui le foie des êtres animés il est intéressant de noter que les termes *gibel errai* et *gibelki* ont longtemps servi à identifier non seulement le foie mais l'ensemble des entrailles des animaux (et non des humains) (Azkue 04/85) (Lhande 26). On a là l'illustration de la relative instabilité et du flou que manifestent les noms de parties du corps dans la façon dont ils réfèrent. Quoi qu'il en

soit, cette donnée rend plausible l'hypothèse d'une origine zoomorphique pour le NLI *gibel*, à partir d'un nom ayant antérieurement désigné une partie située à l'arrière du corps animal. Si, dans le cas de *atze*, peu d'informations sont disponibles, notons que le terme *atzegi* utilisé, selon (Azkue 04/85), pour se référer à la queue de certains animaux tendrait, ici encore, à suggérer un modèle évolutif de type zoomorphique. Enfin, il n'est pas impossible que le NLI *oste* entretienne quelques liens avec le substantif *ostiko* signifiant selon les cas talon, coup de pied ou contrefort et le verbe *ostikatu* exprimant l'action de fouler du pied (Azkue 04/85) (Lhande 26). L'utilisation fréquente dans les langues de substantifs identiques pour désigner pieds et jambes et la saillance particulière qu'ont chez les animaux les jambes/pattes arrières (par rapport aux pattes avant) constituent des indices allant dans le sens d'une origine zoomorphique de *oste*. Il est à noter à ce propos que le terme *ostikada* se réfère généralement à une ruade d'animal. Après ces quelques remarques on peut légitimement se demander pourquoi les NLI *gibel*, *atze* et *oste* dériveraient de sources zoomorphiques alors même que *aitzin/aurre* (avant) semblent être les résultats d'une évolution anthropomorphique. Pourquoi le nom de composant désignant le dos des êtres humains n'a-t-il pas donné naissance à un NLI destiné à marquer la localisation arrière ? Comme l'a fort bien souligné S. Svorou (Svorou 84), le même nom de partie du corps peut selon le modèle évolutif mis en œuvre aboutir à des marqueurs spatiaux forts différents. Dans le cas du dos, le modèle anthropomorphique prédit la désignation de la partie arrière des entités alors que le modèle zoomorphique débouche lui sur l'identification de la partie haute. Le fait que *bizkar* (dos) soit utilisé en basque pour désigner aussi bien une crête ou un sommet de montagne qu'un faîtage de toit (Lhande 26) indique que ce nom de partie du corps a évolué selon un modèle zoomorphique plutôt qu'anthropomorphique. Même si l'évolution de ce substantif ne l'a pas conduit, comme les NLI "achevés", à s'associer à n'importe quel type d'entités, il est vraisemblable que le marqueur spatial que l'on aurait obtenu à terme aurait plutôt identifié le haut des entités que leur arrière.

3.3 Axe latéral : *ezker* (gauche), *eskuin* (droite), *saihets/albo* (côté)

Pour rendre compte de la sémantique des locutions prépositionnelles du français à gauche de /à droite de, C. Vandeloise introduit la notion d'orientation latérale (Vandeloise 86). De la même façon que pour l'orientation générale, il définit cette notion comme une ressemblance de famille basée sur la direction latérale, la direction du regard et celle du mouvement. La direction latérale est représentée par différents traits anthropomorphiques parmi lesquels la parallèle aux épaules, la parallèle aux sourcils, etc. Dans le cas le plus courant l'orientation latérale est parallèle à la direction latérale et perpendiculaire à la direction du regard et à celle du mouvement.

Conformément à ce qui a été dit plus haut, les directions du regard et du mouvement coïncident alors avec la direction frontale et définissent une orientation générale canonique. L'orientation latérale est donc dite canonique lorsqu'elle est perpendiculaire à une orientation générale elle-même canonique et par voie de conséquence parallèle à la direction latérale. Nous avons indiqué que lorsque les directions qui sont à base de l'orientation générale ne coïncident pas, il est possible de définir une orientation générale marginale ne tenant compte que de certaines d'entre elles. C. Vandeloise a ainsi montré que certains emplois de *devant/derrière* pouvaient n'être motivés que par la direction du regard ou la direction du mouvement (exemple du crabe). L'auteur montre qu'il en va de même avec certains usages des locutions à *gauche de/à droite de* faisant appel à la perpendiculaire à la direction du regard ou du déplacement alors même que celles-ci diffèrent de la direction frontale. Dans la situation d'un crabe se déplaçant latéralement vers un filet et en face duquel se trouve un râteau, on pourra, en se basant sur la seule direction du déplacement, décrire le râteau comme étant situé à droite ou à gauche du crabe (Vandeloise 86). L'orientation latérale considérée dans ce cas est la perpendiculaire à la direction du déplacement. C. Vandeloise indique que l'orientation latérale peut donc être définie comme la perpendiculaire à l'orientation générale si bien qu'à une orientation générale canonique correspond une orientation latérale canonique et qu'à une orientation générale marginale est associée une orientation latérale marginale. Ce n'est par conséquent que dans une configuration canonique que l'orientation générale sous-tendant le fonctionnement de *à gauche de/ à droite de* coïncidera avec la direction latérale (parallèle à la ligne des épaules).

De la même manière que la direction frontale gouverne la sémantique de *aitzin/aurre* (avant), les emplois de *ezker* (gauche) et de *eskuin* (droite) dépendent fortement de la direction latérale des entités, les usages marginaux basés sur la direction du regard ou de celle du mouvement semblant difficiles. Ainsi, il est très probable qu'un locuteur utilisera (27) plutôt que (26) pour localiser une pelle placée en face (direction frontale) d'un crabe se déplaçant latéralement (vers la gauche) :

(26) *Pala karramarroaren eskuinean da* (la pelle est à la droite du crabe)

(27) *Pala karramarroaren aitzinean da* (la pelle est à l'avant du (devant le) crabe)

De même on utilisera difficilement *ezker* (respectivement *eskuin*) pour se référer à une cible située à gauche (resp. à droite) d'un individu du point de vue de la direction de son regard (le visage de cet individu étant tourné) si la prise en compte de sa direction frontale (perpendiculaire à la direction latérale) conduit à localiser cette cible au moyen de *eskuin* (resp. *ezker*). La direction du regard ou celle du mouvement ne semblent donc pas, à elles seules, pouvoir justifier l'emploi de *ezker/eskuin*, la direction latérale jouant un rôle majeur dans le sémantisme de ces NLI. Une étude approfondie basée sur des

expérimentations psycholinguistiques serait toutefois nécessaire pour mieux appréhender le fonctionnement de ces marqueurs spatiaux. Du fait du caractère "abstrait" des notions de gauche et de droite et de la difficulté qu'ont de nombreux locuteurs à les manipuler, il n'est en effet pas exclu que la diglossie ait pu, dans la langue moderne, conduire à un traitement de *ezker/eskuin* similaire à celui de *à gauche de/à droite de* en français.

L'importance de la notion de direction latérale (parallèle à la ligne des épaules) dans la sémantique de *ezker/eskuin* est confirmé par le lien, mis en évidence par de nombreux linguistes, entre ces NLI et le substantif *esku* (main). Le caractère anthropomorphique est ici encore plus marqué que pour les NLI relevant de l'axe frontal (*aitzin/aurre* (avant) et *gibel/atze/oste* (arrière)) et ceci apparaît notamment dans la manière dont ces marqueurs spatiaux s'associent aux noms d'entités. En effet, la désignation de la gauche ou de la droite d'une entité de type objet donne souvent lieu à un usage adjectival de *ezker/eskuin* dans lesquels ces marqueurs sont combinés au substantif *alde* (côté) plutôt qu'à une association directe au nom d'entité :

(28) *Kadera armairuaren ezker aldean da* (la chaise est au côté gauche de l'armoire)

(29) *Haritza etxearen eskuin aldean da* (le chêne est au côté droit de la maison)

Même si ces constructions adjectivales sont théoriquement possibles avec l'ensemble des NLI orientationnels, leur usage semble plus fréquent dans le cas de *ezker/eskuin*. Tout se passe comme si l'on avait des difficultés à considérer qu'un objet puisse directement posséder une gauche et une droite et que l'on voulait, dès lors, marquer l'attribution ou la qualification indirecte de ces zones par le locuteur.

Hormis *ezker* et *eskuin*, le basque dispose des deux NLI *saihets* et *albo* identifiant les parties latérales d'une entité. Ces marqueurs désignent souvent le flanc des êtres animés, notamment dans des noms composés tels que *saihetshezur* (os du côté, côte) *saiheski* (viande du côté) et *hatsalbo* (essoufflement, essoufflé) (Azkue 04/85) (Lhande 26). Il est très probable que leur origine soit anthropomorphique ou zoomorphique.

Indiquons enfin que les NLI *alde* et *hegal* analysés dans la section 4 et désignant les côtés ou les bords d'une entité ont vraisemblablement été utilisés, dans un premier temps, pour se référer aux parties latérales. Ces deux NLI du basque auraient en fait suivi une évolution comparable à celle des NLI *côté* du français et *side* de l'anglais (Leech 69) dont l'usage s'est progressivement élargi à l'identification des faces verticales puis à celle de l'ensemble des faces d'une entité. Le nom de composant (*hegal* (aile)) qui a donné naissance au NLI *hegal* semble en tout cas intimement lié à la notion de direction latérale.

4 NLI et topologie

4.1 Opposition intérieur/extérieur

4.1.1 *Barne/barren* (intérieur)

Dans son analyse de la préposition *dans*, L. Vieu (Vieu 91) distingue divers types de portions d'espace pouvant être qualifiées d'intérieurs¹¹. Cette classification repose en grande partie sur la nature et les propriétés fonctionnelles des entités spatiales par rapport auxquelles sont définies les portions d'espace en question. Les entités dotées d'intérieurs "classiques" sont celles qui possèdent une partie contenant, la propriété de contenance étant décrite comme la capacité à limiter les mouvements latéraux et verticaux (opposition à la gravité) d'une cible contenue dans la portion d'espace (partie contenant) considérée. On trouve dans ce premier groupe des entités de type objet (armoires, sacs, voitures, etc.), des entités mixtes (bâtiments) mais aussi des lieux géographiques (prairies, villes, etc.). Comme cela est souligné dans (Aurnague 96) et (Vieu 91), les lieux géographiques définissent en effet des portions d'espace possédant des limites latérales (surface au sol) aussi bien que verticales et toute entité spatiale située dans un lieu devra être incluse dans cette partie contenant. On regroupe dans une deuxième catégorie des entités auxquelles sont associées des portions d'espace qui, bien que non contenant, sont qualifiées d'intérieurs de type "contour". Cette catégorie recouvre essentiellement des entités non convexes, discontinues ou collectives tels que des arbres, des cheveux, une foule ou un tas de grain. A. Herskovits (Herskovits 82) indique que ce type d'intérieur peut être défini au moyen d'une fonction "outline" épousant au plus près les contours de l'entité. Un troisième type d'intérieur correspond aux configurations dites d'"enchâssement" ("embedding") dans lesquelles une cible se trouve complètement "entourée" par un site, ses frontières étant partout en contact avec celles du site. C'est le cas d'un avion dans les nuages, d'un poisson dans l'eau ou d'un cristal dans une pierre.

(Aurnague 95b) propose une analyse des NLI *barne/barren* (intérieur) faisant appel à ces diverses catégories d'intérieurs et dont nous rappelons, dans la suite, les principales conclusions. *Barne* et *barren* s'associent à l'ensemble des entités possédant des

¹¹Même si nous analysons les NLI *barne/barren* (intérieur) dans la section relative aux aspects topologiques il est important de souligner que, d'un point de vue géométrique, les intérieurs fonctionnels identifiés par ces expressions spatiales ne sont pas strictement topologiques (sauf, peut-être, dans les cas de contenants fermés et dans les configurations d'enchâssement). En effet, la caractérisation de ces intérieurs repose souvent sur le concept de fermeture convexe qui, lui-même, fait appel à des notions d'alignement et d'orientation.

intérieurs classiques et ceci quelle que soit leur nature (objets (30), entités mixtes (31) ou lieux géographiques (32)) :

(30) *Liburua armairuaren barnean/barrenean da* (le livre est à l'intérieur de l'armoire)

(31) *Apeza elizaren barnean/barrenean da* (le curé est à l'intérieur de l'église)

(32) *Otsoa pentzearen/oihanaren barnean/barrenean da* (le loup est à l'intérieur du pré/de la forêt)

L'utilisation de *barne/barren* avec des entités dotées d'intérieurs de type contour est moins évidente. Lorsque ces entités sont identifiées au moyen de termes pluriels, l'usage de *barne/barren* localise la cible au sein même des éléments de la collection (33), (34) et non, comme on le souhaiterait, dans l'intérieur que définit la fonction "outline". Si, au contraire, le site est désigné par un terme singulier, c'est bien une localisation de la cible à l'intérieur de la collection ("outline") qu'exprime alors l'emploi de *barne/barren* (35), (36). Enfin, si une entité possède potentiellement plusieurs intérieurs ou "trous" (ainsi, à côté de l'intérieur de type contour que définit la ramure d'un arbre, cette entité peut également présenter des trous ou des concavités dans son tronc), il est probable que l'usage de *barne/barren* ne sera pas interprété comme faisant référence à un intérieur de type outline (37).

(33) ??*Zoriak biloen barnean/barrenean dira* (les poux sont à l'intérieur des cheveux)

(34) ??*Saguak sagarren barnean/barrenean dira* (les souris sont à l'intérieur des pommes)

(35) *Zoriak adatsaren barnean/barrenean dira* (les poux sont à l'intérieur de la chevelure)

(36) *Saguak sagar metaren barnean/barrenean dira* (les souris sont à l'intérieur du tas de pomme)

(37) *Txoria arbolaren barnean/barrenean da* (l'oiseau est à l'intérieur de l'arbre)

La possibilité d'associer les NLI *barne/barren* à des intérieurs de type "enchâssement" dépend largement de la nature de l'entité-site dans laquelle la cible est enchâssée. Si la localisation de la cible dans une matière fluide et malléable ne paraît pas se prêter à l'usage de *barne/barren* (38), l'emploi de ces marqueurs devient possible dès lors que le site considéré est solide (39). Il semble en fait que l'on soit en présence d'un véritable continuum allant des matières malléables aux matières solides en passant par divers stades intermédiaires parmi lesquels l'état liquide (40). L'intérieur que définit une cible "enchâssée" dans une matière malléable est directement lié à la présence de cette entité (il "suit" l'entité) et présente donc un caractère particulièrement éphémère. Dans le cas d'une entité solide cet intérieur est au contraire conceptualisé comme pouvant perdurer lorsque la cible n'y est plus localisée. Si *barne/barren* fonctionnent

mieux avec les entités solides c'est donc que celles-ci définissent des intérieurs de type enchâssement plus stables et moins dépendants de l'entité-cible que les intérieurs associés aux matières malléables.

(38) ??*Hegazkina odeien barnean/barreanean da* (l'avion est à l'intérieur des nuages)

(39) *Kristala harriaren barnean/barreanean da* (le cristal est à l'intérieur de la pierre)

(40) ?*Arraina uraren barnean/barreanean da* (le poisson est à l'intérieur de l'eau)

Comme cela a été montré dans (Aurnague 95b), le recours aux NLI *barne/barren* dans les phrases précédentes n'est la plupart du temps pas indispensable, l'inclusion de la cible dans l'intérieur du site pouvant être exprimée au moyen du seul cas suffixal inessif (*liburua armairuan da* (le livre est à (dans) l'armoire), *zoriak biloetan dira* (les poux sont aux (dans les) cheveux), *hegazkina odeietan da* (l'avion est aux (dans les nuages))). De la même façon que la propriété fonctionnelle de support conduit à une interprétation de l'inessif faisant appel au contact et au support (interprétation de type *sur*), la capacité qu'a un site de définir un intérieur est déterminante pour une interprétation inclusive de ce cas suffixal¹².

Il est intéressant de noter qu'en plus de l'usage dans lequel il désigne l'intérieur des entités, le NLI *barren* donne également lieu à des emplois dans lesquels il identifie la partie basse (Azkue 04/85). Le lien entre ces deux acceptions pourrait être la conséquence d'une origine environnementale de *barren*. Si l'on répertorie les référents environnementaux qui possèdent un intérieur on constate le rôle essentiel joué par les plans et les cours d'eau (rivières, lacs, mers, etc.), les dépressions terrestres (gouffres, précipices) et plus généralement les simples trous dans le sol. Ces entités possèdent une orientation verticale statique mais se différencient d'autres éléments du même type (montagnes) par le fait qu'elles prolongent vers le bas la verticale canonique des êtres humains (Bierwisch & Lang 89). Se référer à l'intérieur d'une rivière, d'un lac, d'un précipice ou du sol suppose l'identification concomitante de la partie basse de ces entités. L'hypothèse d'une origine environnementale du NLI *barren* faisant appel à une certaine classe d'entités fixes (prolongeant vers le bas la verticale canonique des êtres humains) permettrait donc de rendre compte des deux usages auxquels se prête ce marqueur spatial. Il faut par ailleurs souligner que *barren* peut aussi servir à se référer à la profondeur d'une entité spatiale. Diverses remarques de la section 4.2 confirment le lien existant entre les notions de fond et de profondeur et celles de partie basse et de verticale.

¹²Les observations effectuées à propos de l'usage de *barne/barren* avec des entités présentant des intérieurs de type "contour" ou "enchâssement" ainsi que les remarques concernant les interactions entre ces NLI et le cas inessif sont très similaires à ce qui a pu être mis en évidence en français dans le cas du NLI *intérieur* et de ses rapports avec la préposition *dans* (Vieu 91).

Notons enfin l'existence du NLI *sabel* qui, comme *barne/barren* identifie l'intérieur des entités. Ce substantif qui est encore aujourd'hui un nom de partie du corps (*sabel* (ventre)), donne lieu en tant que NLI à des emplois beaucoup plus limités que ceux de *barne/barren* puisqu'il ne s'applique généralement qu'à des entités de type objet (Azkue 05/84) (Lhande 26).

4.1.2 *kanpo/ate* (extérieur)

Le basque dispose, pour faire référence à l'extérieur des entités spatiales, des deux NLI *kanpo* et *ate*. Si *ate* semble être antérieur à *kanpo*, il est important de souligner que les emplois de ce lexème destinés à identifier la partie extérieure d'une entité se limitent aujourd'hui à certains parlers de l'ouest du Pays Basque. L'utilisation courante du verbe *atera* (sortir) - vraisemblablement dérivé de *ate* (Azkue 04/85) - semble toutefois indiquer que ce NLI a connu une extension plus large que son extension actuelle. C'est parce que *kanpo* et *ate* permettent de faire référence à la portion d'espace située autour des entités mais aussi à leur surface extérieure que nous les intégrons dans cette analyse des NLI du basque. Ainsi dans (41) et (42), *kanpo* se réfère non seulement aux alentours de la maison mais aussi à son aspect extérieur. Comme dans le cas de *ezker/eskuin* (gauche/droite), *kanpo* (et ceci semble également vrai pour *ate*) se prête mieux à des constructions adjectivales dans lesquelles il est combiné au substantif *alde* (*etxearen kanpo(ko)aldean* (au côté extérieur de la maison)) qu'à une association directe au nom d'entité au moyen du génitif possessif (??*etxearen kanpoan* (à l'extérieur de la maison)). L'association à un nom d'entité peut toutefois se faire en faisant appel aux cas élatif (tik) ou instrumental (z) (*etxetik kanpo* (à l'extérieur de la maison) *etxeaz kanpo* (à l'extérieur par rapport à la maison) mais outre le fait que le groupe ainsi constitué dénote une certaine forme de mouvement (et non une réelle localisation statique) il présente un caractère nettement postpositionnel et ne peut donner lieu à des emplois nominaux similaires à (41) (*etxetik kanpo/*etxetik kanpoa* (à l'extérieur de la maison/l'extérieur de la maison), *etxearen kanpo(ko)aldean/etxearen kanpo(ko)aldea* (au côté extérieur de la maison/le côté extérieur de la maison). Signalons également que *kanpo* a la particularité de pouvoir apparaître au pluriel (43).

(41) *Etxearen kanpo(ko)aldea loreztatua da* (le côté/la zone extérieur(e) de la maison est fleuri(e))

(42) *Loreak badira etxearen kanpo(ko)aldean* (Il y a des fleurs au côté/à la zone extérieur(e) de la maison)

(43) *Etxe horrek kanpo loreztatuak ditu* (cette maison a des extérieurs fleuris)

Les NLI *kanpo* et *ate* semblent avoir une origine environnementale. D'après P. Lhande (Lhande 26) *kanpo* viendrait de l'espagnol *campo* (champ, campagne). Pour ce

qui concerne *ate*, il est intéressant de noter qu'à côté de son usage (limité) en tant que NLI, ce marqueur linguistique est encore aujourd'hui couramment employé avec le sens de porte (ou de brèche dans le dérivé *ateka*). Le fait que ces NLI relèvent d'un modèle environnemental n'est en aucun cas étonnant et concorde avec les données rassemblées par S. Svorou qui remarque que de nombreuses langues expriment la notion d'extérieur à partir des référents environnementaux porte (doorway) et champ/campagne (field).

4.2 Opposition fond/extérieur-surface : (*h*)ondo/*zola* (fond), *gain/azal* (surface)

Le basque dispose pour désigner le fond des entités spatiales des NLI *zola* et (*h*)ondo. *Zola*, dont l'origine est très vraisemblablement latine (Lhande 26), peut en dehors des usages dans lesquels il identifie le fond d'une entité (44) être aussi utilisé pour se référer au sol/sous-sol (45) ainsi qu'à la partie basse de certaines entités de type géographique (46) ou objet (47) :

(44) *Harria putzuaren zolan da* (la pierre est au fond du gouffre)

(45) *Plaza horrek zola gaixtoa du* (le sol de cette place est en mauvais état)

(46) *Gure etxea mendiaren zolan da* (notre maison est au bas/pied de la montagne)

(47) *Hitzea zapataren zolan sartua da* (le clou est enfoncé au (dans le) bas/dessous de la chaussure)

Ces diverses acceptions du NLI *zola* confirment le lien déjà mis au jour dans l'analyse de *barren* (intérieur/bas) entre les notions d'intérieur et de verticalité. Comme dans le cas de *barren* on peut, ici encore, rendre compte de l'ensemble des sens de *zola* en remarquant que pour de nombreuses entités environnementales (rivières, lacs, gouffres, sol/sous-sol) les NLI *bas* et *fond* identifient des zones identiques. On est là, nous l'avons indiqué, en présence d'entités qui prolongent vers le bas la verticale canonique des êtres humains. De manière plus générale les entités de type géographique ou objet pour lesquelles la direction matérialisée par le fond coïncide (dans une utilisation canonique) avec la verticale gravitationnelle (entités géographiques citées précédemment mais aussi sacs, pots, etc.) semblent nettement plus nombreuses que celles pour lesquelles cette direction est située dans le plan horizontal (armoires, pièces). En fait, ces diverses données tendent à montrer que les configurations de type "fond vertical" sont plus primitives que celles de type "fond horizontal". La notion de "zone opposée à l'ouverture d'une entité" qui permet de rendre compte de ces deux catégories de fonds est vraisemblablement postérieure à celle de fond vertical et constitue en quelque sorte une abstraction de cette dernière. Tout comme *zola*, le NLI (*h*)ondo ne se limite pas à la seule désignation du fond (48) mais peut également

identifier la partie basse des entités géographiques (49) ou des végétaux (50) ainsi que les pieds ou plants d'arbres¹³ (51) (Azkue 05/84) (Lhande 26) :

(48) *Altxorra itsasoaren (h)ondoan da* (le trésor est au fond de la mer)

(49) *Gure etxea mendiaren (h)ondoan da* (notre maison est au bas/pied de la montagne)

(50) *Urtxintxa pagoaren (h)ondoan da* (l'écureuil est au bas/pied de l'arbre)

(51) *Hamar gerezi-(h)ondo landatu ditut etxearen gibelean* (j'ai planté dix plants de cerisiers derrière la maison)

Si les divers sens de *zola* et son origine probablement latine plaident en faveur d'une évolution environnementale de ce NLI, l'origine de *(h)ondo* semble être plus difficile à cerner. Divers linguistes et lexicologues (en particulier (Lhande 26)) indiquent que ce marqueur spatial pourrait dériver d'une source latine (latin *fondum*; espagnol *fondo*, *hondo*). Bien que cette hypothèse semble raisonnable, elle ne tient aucunement compte de la présence probable dans des états antérieurs du basque d'un nom de composant *(h)ondo* ayant servi à identifier le pied de certaines entités spatiales. En effet, et parallèlement aux emplois de *(h)ondo* qui désignent un pied/plant d'arbre, les substantifs *ondoil* et *ondogora* utilisés pour se référer au talon (Azkue 05/84) (Lhande 26) suggèrent l'existence d'usages anciens de *(h)ondo* dans lesquels ce marqueur linguistique aurait désigné le pied des êtres animés¹⁴. Que l'on se place dans un cadre environnemental (pied d'entités géographiques et de végétaux) ou bien anthropomorphique (pied des êtres animés), il apparaît donc que le NLI *(h)ondo* dénotant la partie basse (et le fond) a pu directement découler d'un nom de composant identifiant le pied de certains types d'entités. Ceci n'exclut cependant pas un emprunt parallèle aux langues romanes qui aurait peut-être été facilité par une coïncidence tout à la fois phonique (*fondum*>*fondo*>*hondo*; *(h)ondo* (pied)) et sémantique, les notions de fond et de verticalité (bas) étant, comme nous l'avons souligné, assez étroitement liées. Si l'hypothèse d'une émergence du NLI *(h)ondo* désignateur de la partie basse et du fond, à partir d'un nom de composant identifiant le pied des entités n'est pas incompatible avec l'étymologie romane habituellement proposée, elle permet, en outre, de rendre compte d'un certain nombre d'autres emplois du marqueur spatial *(h)ondo* (zone proche, partie arrière) que cette seule étymologie ne parvenait pas à expliquer. Bien que ces emplois de *(h)ondo* ne relèvent pas tous de la localisation interne, nous

¹³Dans cet usage, *(h)ondo* n'a vraisemblablement plus le statut de NLI mais plutôt (comme nous l'indiquons plus loin) celui de nom de composant.

¹⁴ Face à ces données on peut légitimement se demander s'il n'existe pas une relation entre le lexème *(h)ondo* et le substantif *oin* utilisé encore aujourd'hui pour désigner le pied des êtres humains.

montrons, dans la suite, que l'hypothèse que nous émettons pourrait permettre de les relier les uns aux autres et d'en donner une structuration cohérente.

A côté de *hondo* désignant la partie basse ou le fond, les dictionnaires modernes distinguent la postposition *ondo* identifiant la zone proche des entités (Elhuyar 94). Cette distinction phonologique opérée aujourd'hui entre *hondo* désignateur du fond/bas et *ondo* identificateur de la zone proche ne nous semble pas rendre compte des données diachroniques puisque, comme le relève P. Lhande (Lhande 24), *ondo* sans h initial aspiré a été employé pour exprimer la proximité mais aussi pour se référer à la partie basse et au fond des entités. Il nous faut également signaler que certains dialectes du basque (partie est) présentent des emplois du NLI (*h*)*ondo* dans lequel ce lexème associé aux cas suffixaux inessif ou élatif tend à désigner la partie postérieure des entités (52,53).

(52) *Zakurrak ondoan/ondotik ibili zaizkit* (les chiens m'ont couru à l'arrière (m'ont poursuivi))

(53) *Zure ondotik ziren* (ils étaient derrière/après vous)

Le fait que l'ensemble des dialectes du basque utilisent encore aujourd'hui (*h*)*ondo* pour exprimer la postériorité temporelle (54) amène, si l'on se place dans une hypothèse localiste, à penser que les usages du type (52) et (53) dans lesquels ce NLI désigne la partie postérieure des entités ont dû, dans des temps anciens, être assez répandus¹⁵.

(54) *Ikusgarria bazkariaren ondotik da* (le spectacle est après le déjeuner)

L'existence probable d'un nom de composant (*h*)*ondo* ayant servi à désigner le pied des êtres animés et des végétaux permet de penser que c'est à travers un modèle zoomorphique que l'usage du NLI (*h*)*ondo* dénotant la partie postérieure des entités aurait émergé. En effet, et comme cela a été noté pour le NLI *oste* (arrière), les pattes ou pieds arrière étant, chez les animaux, plus saillants que les pattes avant, la désignation de ces composants coïncide souvent dans le cas zoomorphique avec celle de la partie postérieure des entités. Le nom de composant (*h*)*ondo* aurait donc, à travers un modèle zoomorphique, donné naissance à un NLI identifiant la zone arrière.

Nous avons indiqué qu'à l'instar des NLI *côté* du français et *side* de l'anglais, le NLI *alde* (côté) du basque avait vraisemblablement désigné initialement les parties latérales d'une entité, avant d'être utilisé pour identifier une partie ou face quelconque. Il n'est

¹⁵D'autres données vont dans le sens d'une acception de (*h*)*ondo* désignant la partie arrière : l'alignement d'entités spatiales placées les unes derrière les autres est souvent exprimé au moyen de termes tels que *ondozkatu* (ranger les uns à la suite des autres), *ondo* *ondo* (les uns derrière les autres); dans certains noms composés (*h*)*ondo* semble également désigner la partie arrière (ex : *besondo* (arrière-bras, omoplate)). Enfin il n'est pas impossible qu'il existe une relation (de type métaphorique) entre la notion d'arrière et celles de dernier élément et de conséquence qui sont désignées par des substantifs apparemment formés sur (*h*)*ondo* (*ondar* (dernier, reste), *ondorio* (conséquence)).

pas impossible qu'à partir de l'usage dans lequel il dénote la partie arrière, le lexème *(h)ondo* ait suivi un processus évolutif similaire voyant dès lors son utilisation élargie à la désignation de l'ensemble des faces et des zones proches d'une entité. Notons qu'un phénomène similaire a été relevé par S. Svorou en Bari (Svorou 94), puisqu'un marqueur spatial de cette langue désignant l'arrière des entités permet aussi de localiser une cible dans la proximité d'un site¹⁶.

A travers les remarques faites précédemment au sujet de *(h)ondo* il est possible d'esquisser un modèle sémantique unitaire rendant compte des divers sens de cet élément lexical. C'est à partir d'un nom de composant désignant le pied des êtres animés ou des végétaux - c'est-à-dire à travers un modèle anthropomorphique ou environnemental - qu'aurait émergé l'acception du NLI *(h)ondo* identifiant le bas ou le fond des entités (cette étymologie n'étant, comme nous l'avons noté, pas incompatible avec l'origine romane généralement proposée pour le NLI *(h)ondo* dénotant le fond des entités). Le même nom de composant aurait, à travers une évolution zoomorphique, donné naissance à un autre usage du NLI *(h)ondo* se référant à la partie postérieure des entités (l'emploi de *(h)ondo* dénotant la succession temporelle serait lié à cet usage spatial). Enfin, cette localisation postérieure se serait étendue à l'ensemble des faces des entités aboutissant finalement à l'acception de *(h)ondo* qui exprime la proximité. Soulignons ici encore, que l'existence de deux acceptions d'un même marqueur linguistique désignant selon les cas la partie basse des entités ou leur partie arrière a été observée dans d'autres langues que le basque. Ainsi S. Svorou (Svorou 94) cite les exemples du Navajo et du Bari qui, tous les deux, font usage de marqueurs spatiaux identiques pour désigner le derrière/l'arrière d'une entité et son dessous ou sa base. C'est également en faisant l'hypothèse de deux modèles évolutifs distincts (zoomorphique et anthropomorphique) que l'auteur explique l'existence de ces acceptions différentes d'un même lexème.

Avant de terminer cette analyse du NLI *(h)ondo*, indiquons que dans le cas des entités dotées d'un "fond vertical", la zone opposée à ce fond et correspondant à la

¹⁶Une autre hypothèse diachronique est toutefois envisageable concernant la relation entre *ondo* désignateur de la zone proche et les acceptions de ce marqueur dénotant respectivement la succession temporelle et la partie arrière des entités spatiales. Selon cette hypothèse, *ondo* indiquant la proximité serait un marqueur primitif "abstrait" et les emplois indiquant la succession relevés dans le domaine temporel et pour l'expression du déplacement (partie arrière) en découleraient. Cette hypothèse rejoint d'une certaine manière la bipartition entre *(h)ondo* désignateur du bas et du fond et *ondo* indicateur de la proximité. Elle ne rend cependant pas compte de la relation éventuelle de ce marqueur de proximité avec le nom de composant *(h)ondo* (pied) ainsi qu'avec avec l'acception de *(h)ondo* identifiant le bas/le fond. Elle ne tient pas non plus compte de l'existence d'un autre marqueur - aujourd'hui peu utilisé mais autrefois assez répandu - désignant lui aussi la zone proche des entités : *(h)ur* (Azkue 05/84).

surface de l'entité est souvent désignée au moyen des NLI *gain* et *azal* (*uraren gainean* (au haut (à la surface) de l'eau), *lurraren azalean* (à la surface de la terre)).

4.3 Opposition limites/intérieur

Après l'analyse des NLI du basque permettant de se référer aux concepts d'intérieur et de fond, nous considérons, dans la suite, divers marqueurs spatiaux de cette langue utilisés pour désigner les limites des entités. Comme cela a pu être mis en évidence dans des travaux antérieurs (Aurnague 91) (Aurnague et al. à paraître) (Vieu 91), la notion de dimension classiquement utilisée en géométrie ne semble pas apte à rendre compte de la sémantique des marqueurs linguistiques de l'espace. Le fait qu'une même entité spatiale puisse, selon les cas, être considérée comme étant ponctuelle, linéaire, surfacique ou bien même volumique (et cela dans le même texte) illustre bien l'inadéquation d'une représentation conceptuelle dans laquelle une propriété dimensionnelle serait assignée à priori à un élément donné. Les changements de perspective et de granularité auxquels donnent lieu les descriptions linguistiques de l'espace sont particulièrement marqués dans certains textes décrivant des déplacements et des trajectoires puisque une même entité (par exemple une ville) peut y être successivement perçue comme un point (sur une carte), une étendue puis un volume. Plutôt qu'une propriété intangible associée aux entités spatiales, la notion de dimension présente dans la langue apparaît donc largement liée au contexte. Elle dépend, en effet, des caractéristiques internes de l'entité qui sont mises en avant et rendues saillantes à un moment déterminé ainsi que des rapports qu'entretient cette entité avec son environnement. De façon similaire à ce qui a été décrit dans le cas du français (Aurnague 89) (Aurnague 91), les NLI du basque se référant aux limites des entités illustrent assez clairement la manière dont la notion de dimension fonctionne dans la langue. La nature ou le type d'une limite est saisi de façon relationnelle en se basant sur le type de l'entité englobante dont cette limite est la frontière plutôt qu'à travers l'assignation d'un trait dimensionnel fixe. Ainsi les surfaces seront-elles des limites de volumes (ou limites d'entités primitives), les lignes des limites de surfaces (ou limites de limites d'entités) et les points des limites de lignes. On verra dans la suite que ces définitions relationnelles sont plus aptes à rendre compte des distinctions entre limites établies par la langue que la notion classique de dimension puisque, par exemple, les frontières de surfaces identifiées par divers marqueurs du basque peuvent être conceptualisées comme étant des entités linéaires aussi bien que surfaciques.

4.3.1 Limites de volumes : *alde* (côté, face), *azal* (surface)

Pour faire référence aux limites de volumes le basque fait essentiellement appel aux NLI *alde* (côté, face) et *azal* (surface) :

- (55) *Zizelkadura armairuaren alde honetan da* (la sculpture est à cette face/ce côté de l'armoire)
- (56) *Kadera armairuaren alde honetan da* (la chaise est à ce côté de l'armoire)
- (57) *Kristala harriaren azalean da* (le cristal est à la surface de la pierre)
- (58) *Ostoak badira uraren azalean* (il y a des feuilles à la surface de l'eau)

Ainsi que nous l'avons évoqué à la section 3.3, il est possible qu'avant son usage actuel dans lequel il désigne l'une quelconque des faces d'une entité, le NLI *alde* ait été utilisé pour identifier la partie latérale. Dans une telle hypothèse ce marqueur aurait suivi une évolution similaire à celle des NLI *side* de l'anglais et *côté* du français (Leech 69). Même si, dans la plupart de ses emplois, *alde* ne semble plus aujourd'hui faire référence à la partie latérale, la sémantique de ce NLI est encore assez étroitement liée à certaines notions orientationnelles. Ainsi on constate que *alde* peut identifier diverses faces d'une même entité présentant chacune des orientations distinctes et ceci alors même que *azal* semble lui se référer à la surface totale d'une entité en tant qu'elle s'oppose à l'intérieur (ce marqueur serait donc plus purement topologique¹⁷). Ce phénomène est illustré par le fait que, contrairement à *azal* (60), *alde* peut, dans des phrases localisatrices, apparaître au pluriel (59). Inversement, si l'existence de plusieurs faces aux orientations distinctes rend difficile les emplois de *alde* ne précisant pas la localisation de la portion considérée (61), il est possible, du fait du caractère global et unique de la zone désignée, d'utiliser *azal* de façon isolée (62). Il est intéressant de constater qu'en l'absence de précision sur la localisation de la portion identifiée par *alde* (61), la seule interprétation possible consisterait à situer l'entité cible par rapport à l'une des faces latérales du site (si la cible n'était pas une partie du site, on pourrait également interpréter *alde* comme exprimant une relation de proximité).

- (59) *Kristalak badira harriaren alde guzietan* (il y a des cristaux à toutes les faces de la pierre)
- (60) **Kristalak badira harriaren azal guzietan* (il y a des cristaux à toutes les surfaces de la pierre))
- (61) *?Kristalak badira harriaren aldean* (il y a des cristaux au côté de la pierre)
- (62) *Kristalak badira harriaren azalean* (il y a des cristaux à la surface de la pierre)

¹⁷Du fait qu'il peut désigner des zones surfaciques bien circonscrites, *azal* a souvent un comportement plus proche de celui d'un nom de composant que de celui d'un véritable NLI. Si dans les usages où il désigne la partie supérieure d'une entité ou la partie superficielle (par opposition à l'intérieur), ce marqueur paraît effectivement fonctionner comme un NLI, son statut semble, dans de nombreux cas, difficile à déterminer. Ceci est également vrai du lexème *surface* du français.

Les limites ou frontières que découpe *alde* dans une entité volumique ne sont pas nécessairement des surfaces et peuvent elles-mêmes être considérées comme étant des volumes. Ceci est vrai de la plupart des emplois de ce NLI cités précédemment mais également de la phrase (63) dans laquelle *alde* peut aussi bien identifier la face gauche de la maison que sa moitié gauche.

(63) *Leihoa etxearen ezker aldean da* (la fenêtre est au côté gauche de la maison)

Même si cette propriété est moins marquée dans le cas de *azal*, on peut noter que dans (58), la surface (de l'eau) à laquelle il est fait référence peut présenter une certaine épaisseur et par conséquent ne pas être perçue comme une surface au sens mathématique. A travers ces diverses remarques on constate donc que c'est bien le fait de limiter un volume, plutôt que des considérations de type dimensionnel, qui sous-tend l'utilisation et le fonctionnement des NLI surfaciques *alde* et *azal*.

Les indices susceptibles d'indiquer la nature des noms de composants qui seraient à l'origine des NLI *alde* et *azal* sont peu nombreux. Si la possibilité d'un usage antérieur de *alde* essentiellement destiné à identifier la partie latérale des entités semble plaider pour une évolution de type anthropomorphique de cet élément lexical, peu de pistes sont disponibles dans le cas de *azal*. Le fait que ce terme soit également utilisé pour désigner l'écorce des arbres ainsi que la peau ou l'enveloppe des fruits (la peau des être animés étant plus souvent décrite au moyen du substantif *larru* (peau, cuir)) rend toutefois plausible l'hypothèse d'une origine environnementale ou bien d'une source de type "partie relationnelle d'objet" (Svorou 94).

4.3.2 Limites de surfaces : *hegi/bazter/ertz* (bord)

Pour faire référence aux limites d'une surface, le basque fait souvent appel au NLI *hegi* (bord). Cet élément lexical peut être utilisé pour désigner le bord d'une entité de type objet aussi bien que celui d'un lieu géographique ou d'une entité mixte (Lhande 26) :

(64) *Ziloa dafailaren hegian da* (le trou est au bord de la nappe)

(65) *Arraintzaria errekaaren hegian da* (le pêcheur est au bord du ruisseau)

(66) *Ardia leizearen hegian da* (la brebis est au bord du précipice)

(67) *Itaxura teilatuaren hegian da* (la gouttière est au bord du toit)

A côté de *hegi*, le basque dispose du NLI *bazter* qui identifie lui aussi la frontière d'une surface. Cet élément lexical peut, tout comme *hegi*, être combiné à des substantifs désignant des entités de natures bien distinctes (Azkue 05/84) (Lhande 26) :

(68) *Basoa mahaiaren bazterrean da* (le verre est au bord de la table)

(69) *Harria bide(aren) bazterrean da* (la pierre est au bord du chemin)

(70) *Etxe horren bazterrak ederrak dira* (les alentours de cette maison sont beaux)

On remarque que les NLI *hegi* et *bazter* identifient les limites ou frontières de surfaces horizontales (nappe, table, ruisseau, chemin, etc.) aussi bien que verticales (précipice, montagne). Même si les entités auxquelles sont associés ces éléments lexicaux sont parfois volumiques (ruisseau, précipice, montagne) c'est bien souvent à la limite d'une partie surfacique de l'entité-tout que l'on fait référence. La structure méronomique et la définition relationnelle des limites (surface ou limite d'entité (volumique), bord ou limite de surface ou limite de limite d'entité, etc.) permettent en fait de rattacher une frontière à l'élément le plus englobant de la structure méronomique (c'est-à-dire à l'entité-tout) plutôt qu'à la partie immédiatement délimitée. Ce phénomène est également vrai du français puisque des expressions telles que *le bord de la boîte* ou *le bord du couvercle* peuvent désigner la même entité spatiale.

Si, comme l'illustrent les exemples précédents, *hegi* et *bazter* désignent tous les deux des limites de surfaces et font donc référence à des configurations spatiales très similaires, il semble néanmoins que l'emploi de *bazter* soit plus fréquent et plus aisé que celui de *hegi*. On peut ainsi remarquer que dans (64-67), *bazter* peut sans problème majeur être substitué à *hegi* alors que dans (69) et (70) la substitution inverse de *bazter* par *hegi* paraît poser problème (dans (69) cela est probablement dû au relatif figement d'expressions du type *bide(aren) bazterra*, (le bord du chemin)).

Outre *hegi* et *bazter*, certains dialectes de l'ouest du Pays Basque font également appel au NLI *ertz/erts* (bord) pour désigner la limite d'une surface. Tout comme les deux marqueurs précédents, *ertz* peut s'appliquer à des noms d'entités assez variés (Azkue 04/85) parmi lesquels des objets (*jantziaren ertzean* (au bord du vêtement)) et des entités géographiques (*itsas(oaren) ertzean* (au bord de la mer)). Il n'est pas impossible que cet élément lexical soit sémantiquement et morphologiquement relié au lexème (*h*)*ertsi* qui dans ses emplois de type adjectival dénote l'étroitesse ou la fermeture/l'obstruction et lorsqu'il est utilisé en tant que verbe décrit l'action de serrer ou de fermer/clore¹⁸ (Azkue 04/85) (Lhande 26). Si cette hypothèse était exacte on aurait là l'indication d'un lien conceptuel entre les notions de bord et celles d'étroitesse et de fermeture.

Plusieurs éléments montrent qu'ici encore cette notion relationnelle de frontière ou limite est plus apte à rendre compte du contenu sémantique des marqueurs analysés que le concept géométrique de dimension. On constate, en particulier, que les limites de surfaces ne sont pas nécessairement linéaires et peuvent être elles-mêmes conceptualisées comme des entités étendues ou surfaciques. C'est le cas pour la plupart

¹⁸De façon similaire à *hertsitu*, les divers emplois du verbe *sartu* (rentrer, maigrir/rétrécir) montrent que le basque établit un lien direct entre les concepts de fermeture/intérieur et d'étroitesse/rétrécissement.

des phrases ci-dessus dans lesquelles la zone que découpent *hegi* et *bazter* sur l'entité site est plus souvent une bande aux limites floues qu'une ligne sans épaisseur.

D'un point de vue diachronique il est fort probable que les NLI examinés dans cette section dérivent de noms de composants environnementaux. En effet, ces marqueurs ont présenté ou présentent des emplois dans lesquels, utilisés isolément (c'est-à-dire sans être combinés à un nom d'entité), ils réfèrent à des entités environnementales. C'est le cas de *hegi* qui dans certains usages désigne une côte, une montée ou une colline (Lhande 26) et de *bazter* qui peut encore aujourd'hui faire référence à une étendue, un endroit ou un coin (Azkue 04/85) (Lhande 26). Signalons également l'existence du substantif *eretz* ayant le sens d'endroit de côté ou de parage (Azkue 04/85) (Lhande 26).

En dehors des termes d'origine environnementale mentionnés ci-dessus, le basque dispose, pour faire référence aux limites de surfaces, de divers NLI de nature anthropomorphique ou zoomorphique. Il s'agit, en particulier, des lexèmes *ezpain* (lèvre), *aho* (bouche) et *hegal* (aile). Si, dans diverses situations, ces marqueurs linguistiques identifient bien le bord de certains types d'entités il n'est pas clair pour autant que l'on soit en présence de NLI au sens strict.

4.3.3 Limites saillantes entre surfaces : *izkin/zoko/kantoi(n)* (angle, coin)

Dans de nombreuses langues, on dispose de termes particuliers destinés à souligner l'aspect discontinu de la limite entre deux surfaces. Dans ce type de situations, le français utilise le plus souvent les NLI *angle*, *coin* et *rebord*. En basque plusieurs substantifs permettent également de faire référence à de telles discontinuités.

Le NLI *izkin* (angle, coin) identifie la ligne de rencontre entre deux surfaces formant un angle saillant (71), la désignation des angles rentrants se faisant plutôt au moyen du substantif *zoko* (72) :

(71) *Arbola etxearen izkinean da* (l'arbre est à l'angle/au coin de la maison)

(72) *Lanpara gelaren zokoan da* (le lampadaire est à l'angle/au coin de la pièce)

De nombreuses descriptions spatiales mettant en jeu des zones angulaires saillantes font également appel au NLI *kantoi(n)* :

(73) *Gizona kalearen kantoi(ne)an da* (l'homme est au coin de la rue)

(74) *Basoa kutxaren kantoi(ne)an da* (le verre est au coin du coffre)

Ce dernier NLI permet aussi de désigner le bord ou le rebord que déterminent deux surfaces formant un angle proche de 360°. Il est ainsi utilisé pour identifier la partie saillante ou tranchante de certains instruments (75) (Lhande 26).

(75) *Ulia ganitaren kantoi(n)ean da* (la mouche est au (sur le) fil/tranchant du couteau)

Signalons enfin que les dialectes de l'est du Pays Basque font usage du NLI *kanta(i)l* dont la signification est relativement proche de celle de *kantoi(n)*.

Diverses données étymologiques font penser que *izkin* aussi bien que *kanto(i)n/kantai(l)* ont une origine latine (espagnol: *esquina, canto* ; français : *chant, chateau*). S'il apparaît difficile de rendre compte de l'émergence de ces NLI dans les termes de la théorie proposée par S. Svorou (Svorou 94), on peut en revanche se demander la raison pour laquelle la langue basque ne dispose pas de termes propres destinés à identifier les frontières saillantes entre surfaces (angles, rebords).

4.3.4 Limites de lignes : *izkin/kantoi(n)* (angle, coin), *punta/moko* (pointe, extrémité), *buru/mutur* (extrémité)

De la même manière que pour les limites entre surfaces, les frontières ou extrémités de lignes peuvent être plus ou moins saillantes. Une limite est ici considérée comme étant saillante lorsqu'elle correspond à une rupture entre lignes ou droites et matérialise en quelque sorte une partie angulaire. Comme précédemment, il semble que ce soit les NLI *izkin* et *kantoi(n)* qui soient le plus souvent utilisés pour faire référence à de telles discontinuités (76).

(76) *Basoa/lanpara mahaiaren izkinean/kantoi(ne)an da* (le verre/la lampe est au coin de la table)

Hormis les frontières saillantes entre lignes mentionnées ci-dessus, de nombreuses limites "ponctuelles" matérialisent simplement l'extrémité ou l'aboutissement d'une ligne. Pour faire référence à ce type de frontière ponctuelle le basque dispose de nombreux NLI parmi lesquels on retiendra *punta* (pointe, extrémité), *moko* (pointe, extrémité), *buru* (extrémité), et *mutur* (extrémité) :

(77) *Ilea orratzaren puntan da* (la laine est à l'extrémité de l'aiguille)

(78) *Ulia lantzaren mokoan da* (la mouche est à l'extrémité de la lance)

(79) *Itzea makilaren buruan da* (le clou est à l'extrémité du bâton)

(80) *Korapilo bat bada sokaren muturrean* (il y a un nœud à l'extrémité de la corde)

Si dans les phrases précédentes, les NLI utilisés désignent tous l'extrémité ou la pointe d'objets plus ou moins linéaires, il semble que seuls certains d'entre eux puissent servir à identifier des pointes ou aspérités qui ne seraient pas situées à l'extrémité d'une entité :

(81) *Zernahi punta/moko/*buru/*mutur bada azal honetan* (il y a beaucoup de pointes à (sur) cette surface)

Dans ce type de situations, la notion de limite et d'extrémité semble laisser la place à la seule notion morphologique de pointe. On remarque d'ailleurs que dans (81), les

lexèmes *punta* et *moko* identifient des parties matérielles bien circonscrites de l'entité considérée plutôt que des portions d'espaces adjacentes à cette entité. Les autres tests syntactico-sémantiques permettant de caractériser les NLI montreraient que les occurrences de *punta* et *moko* considérées ici fonctionnent davantage comme des noms de composants que comme de véritables NLI.

Les limites ou frontières d'une entité linéaire matérialisent les pôles extrêmes de cette entité et sont souvent conceptualisées comme étant de nature ponctuelle. Il n'est donc pas surprenant que le contenu sémantique de marqueurs spatiaux identifiant de telles frontières fasse à la fois appel à des notions de distance (localisation extrême) et de morphotopologie (aspect ponctuel). Si *punta* (pointe, extrémité) et *moko* (pointe, extrémité) paraissent essentiellement morphotopologiques il semble que *buru* (extrémité) et *mutur* (extrémité) soient plus fortement liés aux notions de distance et d'extrémité. Nous montrons dans la section 5 que la distance et la topologie interagissent fréquemment dans le comportement sémantique des NLI, notamment pour ce qui concerne les NLI identificateurs de frontières.

Si *punta* présente une origine clairement romane il semble que les autres NLI mentionnés ici découlent de noms de composants anthropomorphiques ou zoomorphiques. En effet, à côté des usages localisateurs mentionnés auparavant, *moko*, *mutur* et *buru* sont respectivement utilisés pour identifier le bec d'un oiseau, le museau d'un animal et la tête d'un être animé. C'est donc majoritairement les modèles zoomorphique et anthropomorphique qui semblent être à la base des NLI désignant des limites ou extrémités de lignes.

5 NLI et distance

5.1 Opposition centre-milieu/périphérie : *erdi* (centre, milieu), *hegi/bazter/ertz* (périphérie)

Si le concept d'intérieur et ceux de centre ou milieu semblent parfois se rejoindre, la caractérisation d'une zone centrale fait appel à des notions autres que strictement topologiques (et fonctionnelles), une certaine forme de distance semblant également intervenir dans ce type de localisation. Pour se référer à ces portions centrales, le basque fait généralement appel au NLI *erdi* (centre, milieu) :

(82) *Behia pentzearen erdian da* (la vache est au milieu du pré)

(83) *Pitxerra mahaiaren erdian da* (le pichet est au milieu de la table)

Il est intéressant de constater que ce marqueur spatial peut non seulement désigner le centre ou milieu d'une entité mais également l'une de ses moitiés :

(84) *Baratzaren erdia lorez landatua da* (la moitié du jardin est parsemée de fleurs)

(85) *Mahaiaren ezkerreko erdia gaztaintz egin da* (la moitié gauche de la table est en châtaignier)

Les usages de *erdi* dans lesquels ce NLI est directement associé au cas inessif (82,83) sont presque toujours interprétés comme faisant référence au centre/milieu plutôt qu'à une moitié de l'entité considérée. Le seul moyen de forcer cette deuxième interprétation serait de faire appel à un emploi déterminé de *erdi* (*erdi batean* (à une moitié, *à un milieu), *ezkerreko erdian* (à la moitié gauche, *au milieu gauche)). Les phrases attributives du type (84,85) dans lesquelles *erdi* remplit la fonction de sujet semblent, comme nous l'avons indiqué, se prêter à une interprétation de type "moitié". Ceci n'exclut cependant pas l'existence d'une certaine ambiguïté, (84) pouvant, selon nous, donner lieu à une double lecture. Ici encore le seul moyen d'écarter une telle ambiguïté consiste à recourir à un emploi déterminé de *erdi* (*erdi bat* (une moitié, *un milieu), *ezkerreko erdia* (la moitié gauche, *le milieu gauche)).

Si, malgré leur parenté, les notions de centre/milieu et celle d'intérieur ne sont pas équivalentes, la notion de périphérie/voisinage et celle de limite semblent par contre assez clairement se rejoindre. En effet, les zones périphériques d'une entité considérées dans leur opposition à la partie centrale coïncident généralement avec ses limites ou frontières. On a là un cas assez clair de convergence entre topologie et distance. Dès lors, il n'est pas surprenant que des NLI du basque désignateurs de frontières tels que *hegi* (bord), *bazter* (bord) ou *ertz* (bord) puissent être utilisés pour faire référence à la périphérie et au voisinage.

Un certain nombre d'autres éléments lexicaux du basque permettent de faire référence à la périphérie et au voisinage des entités. Hormis les postpositions *alde* et *ondo* citées précédemment, signalons également l'existence des marqueurs spatiaux *inguru* (circonférence, tour, alentours), et *(h)ur* (zone proche)¹⁹. Contrairement aux termes désignant les frontières d'une entité, ces éléments lexicaux (*inguru*, *(h)ur*, et *ondo* pris dans son sens de proximité) identifient uniquement des zones externes et ne peuvent donc être classés dans la catégorie des NLI. Il apparaît d'ailleurs que leur contenu sémantique fait essentiellement appel à des notions de distance, les aspects topologiques ne semblant pas directement mis en jeu.

L'origine probablement environnementale des NLI *hegi*, *bazter* et *ertz* ayant été évoquée dans la section 4.3.2, il reste ici à envisager quelle est la source lexicale qui a pu conduire au NLI *erdi* (centre/milieu, moitié). Les indices disponibles sont, encore une fois, assez minces et l'on retiendra simplement que l'élément *erdi* semble être à la

¹⁹Même si *(h)ur* n'apparaît plus aujourd'hui que dans des adverbiaux du type *(h)urbil/(h)urran* (proche) et *(h)urrun*, il semble bien que cet élément lexical ait fonctionné dans le passé comme un substantif (Azkue 05/84).

base des verbes *erdiratu* et *erditu* signifiant respectivement fendre/transpercer/entrouvrir et accoucher (humains ou animaux) (Lhande 26). On peut par conséquent se demander si *erdi* dérive d'une source anthropomorphique/zoomorphique ou bien si plus simplement on est en présence d'un marqueur spatial abstrait (Svorou 96). S'agissant d'un NLI dont le contenu sémantique fait appel à des notions de distance, cette dernière hypothèse n'est pas à écarter.

5.2 Opposition centre-milieu/extrémité : *erdi* (centre, milieu), *buru/mutur* (extrémité)

Nous avons montré dans la section 4.3.4 que le contenu sémantique des NLI identifiant des limites d'entités linéaires fait à la fois appel à des notions de distance (localisation extrême) et de topologie (entité "ponctuelle"). Le concept "métrique" d'extrémité peut en réalité s'appliquer à des entités autres que linéaires - surfaces ou volumes - et permet de distinguer parmi les diverses limites celles qui se trouvent les plus éloignées de la partie centrale ou médiane. Contrairement aux zones périphériques pour lesquelles nous avons constaté une certaine coïncidence des critères métriques et topologiques, la distance joue souvent ici un rôle clairement différenciateur puisque seules certaines frontières d'une entité pourront être qualifiées d'extrêmes. Dans la section 4.3.4, il a été souligné que les NLI *punta* (pointe, extrémité), *moko* (pointe, extrémité), *buru* (extrémité), et *mutur* (extrémité) utilisés pour se référer aux limites "ponctuelles" d'une ligne ne fonctionnent pas de manière identique. Ainsi, alors que *punta* et *moko* paraissent reposer sur des notions essentiellement morphotopologiques (aspect ponctuel d'une entité), *mutur* et *buru* font davantage appel à la notion de distance et d'extrémité (limite ou frontière extrême). Dès lors il n'est pas étonnant de constater qu'en présence d'entités conceptualisées comme des surfaces ou des volumes plutôt que comme des lignes, les NLI *mutur* et *buru* soient plus aptes à désigner une limite extrême (86,87) que les marqueurs spatiaux *moko* et *punta* (88,89). En effet, ces derniers mettant en évidence l'aspect ponctuel de l'entité décrite, il paraît assez difficile de les utiliser pour identifier une limite de nature surfacique (limite de volume) ou linéaire (limite de surface).

(86) *Pitxerra mahaiaren buruan da* (le pichet est à l'extrémité de la table)

(87) *Behia pentzearen muturrean da* (la vache est à l'extrémité du champ)

(88) *?Pitxerra mahaiaren mokoan da* (le pichet est à la pointe/l'extrémité de la table)

(89) *?Behia pentzearen puntan da* (la vache est à la pointe/l'extrémité du champ)

Il n'est cependant pas exclu que dans certains emplois de *punta* et *moko* les aspects liés à la distance puissent prendre le pas sur les considérations purement

morphotopologiques autorisant dès lors la désignation de frontières extrêmes non ponctuelles (?*mahaiaren puntan*, (à l'extrémité de la table)). Ceci est d'autant plus vrai que, comme nous l'avons indiqué, les concepts pseudo-dimensionnels qui sous-tendent les représentations de l'espace linguistique sont bien plus flexibles que la notion de dimension utilisée en géométrie classique.

D'un point de vue diachronique, il a été souligné dans la section 4.3.4 que, mis à part *punta* qui présente une origine clairement romane, les autres NLI identificateurs de zones extrêmes semblent dériver de noms de composants anthropomorphiques ou zoomorphiques (*moko* (bec), *mutur* (museau), *buru* (tête d'un être animé)).

6 Conclusion

L'analyse des NLI orientationnels du basque nous a permis de mieux saisir le fonctionnement de ces marqueurs dans les expressions localisatrices. Ainsi, nous avons noté l'importance de la notion d'ordre de la cible et du site sur la verticale pour l'usage des NLI *gain* (haut), *behere/behe* (bas) et *pe/azpi* (dessous). Nous avons aussi montré le rôle joué par la direction frontale dans la sémantique de *aitzin/aurre* (avant), *gibel/atze* (arrière) et par la direction latérale dans les emplois de *ezker/eskuin* (gauche/droite). La direction du regard et la direction du mouvement ne semblent pas, comme c'est le cas en français, conduire à des emplois marginaux ou déviants de ces NLI. D'un point de vue diachronique il semble que les NLI relevant de l'axe vertical dérivent de noms de composants et référents environnementaux. On a là l'illustration du fait que les référents statiques de l'environnement sont certainement parmi les meilleurs "représentants" de la gravité. Par ailleurs, si les NLI identifiant l'avant des entités et leurs parties latérales ont une origine essentiellement anthropomorphique, il a été noté que les marqueurs spatiaux qui se réfèrent à la partie arrière semblent plutôt avoir évolué à partir d'un modèle zoomorphique. Le cadre théorique proposé par S. Svorou a permis d'émettre un certain nombre d'hypothèses concernant ces diverses évolutions et nous a amené à montrer pourquoi la désignation de la partie arrière n'a probablement pas pu se faire au moyen du modèle anthropomorphique.

Dans la catégorie des NLI topologiques, l'étude de *barren* (intérieur/bas) et *(h)ondo* (fond, bas, arrière, zone proche) a montré la relation existant entre les concepts d'intérieur et de verticalité, confirmant de la sorte les observations effectuées dans d'autres travaux notamment au sujet de la notion de contenance (Vandeloise 86) (Vieu 91). Par ailleurs les propriétés des NLI identificateurs de limites - et tout particulièrement la possibilité d'utiliser un même marqueur pour désigner des entités de nature dimensionnelle variable - nous ont amené une fois de plus à constater l'inadéquation de la notion classique de dimension à la description de l'espace

linguistique. En ce qui concerne les noms de composants à partir desquels auraient émergé les NLI topologiques considérés (Svorou 94), il semble que cette évolution se soit faite essentiellement à travers un modèle environnemental (*barne/barren* (intérieur/bas), *kanpo/ate* (extérieur), *zola* (fond/bas), *hegi* (bord), *bazter* (bord), *ertz* (bord)). Plusieurs NLI semblent cependant dériver de noms de composants anthropomorphiques ou zoomorphiques (*alde* (côté, face), *buru* (extrémité), *mutur* (extrémité), *moko* (pointe, extrémité)). Signalons que, dans un certain nombre de cas, aucun modèle évolutif n'a pu être dégagé, les NLI considérés ayant une origine romane et ne présentant pas en basque d'acceptions dans lesquelles ils désigneraient un nom de composant. Comme nous l'avons indiqué il s'agit essentiellement de NLI identifiant des frontières saillantes entre surfaces et entre lignes (*izkin* (angle, coin), *kantoi(n)/kanta(i)l* (angle, coin)).

Enfin, l'analyse des NLI dont le contenu sémantique fait appel à la notion de distance a permis de mettre au jour une interaction étroite entre les aspects topologiques et métriques. De la même manière que pour la topologie et la dimension il va sans dire que la notion de distance ou de métrique considérée ici s'inscrit dans le cadre d'une géométrie naturelle ou naïve plutôt que dans celui d'une géométrie classique (Aurnague et al. à paraître). Sur un plan diachronique, on a pu constater un certain équilibre entre les NLI dont la source paraît être anthropomorphique ou zoomorphique (*moko* (extrémité, pointe), *mutur* (extrémité), *buru* (extrémité)) et ceux qui semblent plutôt découler d'une évolution environnementale (*hegi* (bord), *bazter* (bord), *ertz* (bord)).

Références

- Allières, J. (1979), *Manuel pratique de basque*, Editions Picard, Collection Connaissance des Langues, Paris.
- Aurnague, M. (1989), "Catégorisation des objets dans le langage : les noms et les adjectifs de localisation interne"; *Cahiers de Grammaire* n°14, UTM, Toulouse.
- Aurnague, M. (1991), *Contribution à l'étude de la sémantique formelle de l'espace et du raisonnement spatial : la localisation interne en français, sémantique et structures inférentielles*, Thèse de Doctorat de l'Université Paul Sabatier, Toulouse.
- Aurnague, M. (1995a), "Orientation in French spatial expressions : formal representations and inferences"; *Journal of Semantics*, 12.3, août 1995.
- Aurnague, M. (1995b), "L'expression de l'espace en basque : à propos du génitif et de l'inessif"; *Linguisticae Investigationes*, 19, fasc.1, 1995.

- Aurnague, M. (1996), "Les Noms de Localisation Interne : tentative de caractérisation sémantique à partir de données du basque et du français"; *Cahiers de Lexicologie* n°69, 1996-2.
- Aurnague, M., Vieu, L. & Borillo, A. (à paraître), Représentation formelle des concepts spatiaux dans la langue, in *Langage et cognition spatiale*, M. Denis (ed.), Masson, Collection Sciences Cognitives.
- Azkue, R.M. (1905/1984), *Diccionario vasco-español-francés*, Euskaltzaindia, Bilbao-Bilbo.
- Bierwisch, M. & Lang, E. (1989), *Dimensional adjectives : grammatical structure and conceptual interpretation*, Springer-Verlag, Berlin.
- Borillo, A. (1988), "Le lexique de l'espace : les noms et les adjectifs de localisation interne"; *Cahiers de Grammaire* n°13, UTM, Toulouse.
- Borillo, A. (1992), "Le lexique de l'espace : prépositions et locutions prépositionnelles de lieu en français", in *Hommage à Nicolas Ruwet*, L. Tasmowski & A. Zribi-Hertz (eds), Communication et Cognition, Ghent.
- Elhuyar (1994), *Euskal hiztegi modernoa*, Elhuyar Kultur Elkarte/Elkar.
- Euskaltzaindia (1993), *Euskal gramatika laburra : perpaus bakuna*, Euskaltzaindia.
- Guiraud, P. (1964) *L'étymologie*, Que sais-je ?, PUF, Paris.
- Guiraud, P. (1967) *Structures étymologiques du lexique français*, Larousse, Paris.
- Herskovits, A. (1982), *Space and the preposition in English: regularities and irregularities in a complex domain*, Thèse de Doctorat, Stanford University, Stanford (CA).
- Kleiber, G. (1988), "Les prépositions spatiales devant/derrière ont-elles un sens ou deux ?"; *Cahiers de Lexicologie* n°52, 1988-1.
- Lafitte, P. (1944/1979), *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*, édition revue et corrigée, Ikas & Elkar, Baiona-Bayonne.
- Lhande, P. (1926), *Dictionnaire Basque-Français*, Beauchesne, Paris.
- Leech, G.N. (1969), *Towards a semantic description of English*, Longman Linguistics Library, London.
- Svorou, S. (1994), *The grammar of space*, Typological Studies in Language 25, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- Vandeloise, C. (1986a), *L'espace en français : sémantique des prépositions spatiales*, Seuil, Paris.
- Vandeloise, C. (1986b), "L'avant/l'arrière et le devant/derrière"; *Revue Québécoise de Linguistique*, vol. 16, n°1, Université du Québec, Montréal.
- Vandeloise, C. (1988), "Les usages statiques de la préposition à"; *Cahiers de Lexicologie* n°53, 1988-2.

- Vieu, L. (1991), *Sémantique des relations spatiales et inférences spatio-temporelles : une contribution à l'étude des structures formelles de l'espace en langage naturel*, Thèse de Doctorat de l'Université Paul Sabatier, Toulouse.
- Villasante, L. (1974), *Palabras vascas compuestas y derivadas*, Editorial Franciscana Aranzazu, Serie Eleizalde, Oñati-Oñate.
- Villasante, L. (1983), *Estudios de sintaxis vasca*, Editorial Franciscana Aranzazu, Serie Eleizalde, Oñati-Oñate.

Tableau récapitulatif

Origine NLI analysés	anthropo morphique	zoo morphique	environne mentale	autre
ORIENTATION				
Axe vertical				
gain/goi (3.1.1)			+	
kasko (3.1.2)	+			
thini/gallur (3.1.1)			+	
behere/behe (3.1.2)			+	
pe/azpi (3.1.2)			+	
oin (3.1.2)	+			

Origine NLI analysés	anthropo morphique	zoo morphique	environne mentale	autre
Axe frontal				
aitzin/aurre (3.2.1)	+			
gibel/oste (3.2.2)		+		
atze (3.2.2)		?		
Axe latéral				
ezker (3.3)	+			
eskuin (3.3)	+			
saihets/albo/alde (3.3)	?	?		
hegal (3.3)		+		
TOPOLOGIE				
Op. intérieur/extérieur				
barne/barren (4.1.1)			+	
kanpo/ate (4.1.2)			+	
Op. fond/extérieur				
(h)ondo (4.2)	?	?	?	
zola (4.2)			+	
gain (4.2)			+	
azal (4.2)	?		?	?
Op. limites/intérieur				
Limites de volumes				
alde (4.3.1)	?	?		
azal (4.3.1)	?		?	?
Limites de surfaces				
hegi/bazter/ertz (4.3.2)			+	
ezpain/aho (4.3.2)	+			
hegal (4.3.2)		+		
izkin (4.3.3)				?
zoko (4.3.3)				?

kanto(i)n/kanta(i)l (4.3.3)				?
Limites de lignes				
izkin/kantoi(n) (4.3.4)				?
punta (4.3.4)				?
moko (4.3.4)		+		
buru (4.3.4)	?	?		
mutur (4.3.4)		+		
DISTANCE				
Op. centre/périphérie				
erdi (5.1)	?			?
bazter/hegi/ertz (5.1)			+	
Op. centre/extrémité				
erdi (5.2)	?			?
buru (5.2)	?	?		
mutur (5.2)		+		